

La vie est pleine de taxis – Le Cadet (n° 50)

1er juin 2018

Durant cinq ans, chaque mois de 2011 à 2016 ([lien](#)), le Cadet fut une sentinelle perspicace dont les billets accompagnèrent la Revue Défense Nationale. Il monte aujourd'hui à l'échelle pour scruter du haut de La Vigie un horizon incertain. Il a du style et de l'impertinence même s'il n'est pas Gascon. Il reviendra pétiller tous les mois. Merci à lui. JDOK.

Il est bien entendu que cette déclaration de guerre à l'Europe – car il s'agit de cela, pas simplement d'un problème de pesage de grains d'uranium enrichi même s'il y a chez eux une obsession iranienne comme il y eut une cubaine –, la France l'avait anticipée. Et les mamours sur la pelouse de la Maison Blanche n'étaient qu'un piège dans lequel les Américains sont tombés. Car aucune nation au monde n'a jamais accepté d'être traitée comme ils nous traitent, même du temps des colonies. C'est l'occasion rêvée, affranchissons-nous de l'Amérique !

Aussi quand un think tank, dont les sympathies atlantistes revendiquées font passer l'ex-SFIO pour un repaire de castristes échevelés et chevelus, écrit : « L'Amérique ne se résume pas à Trump. L'Europe doit défendre l'Accord sur l'Iran sans couper les ponts avec les États-Unis », il n'a rien compris. Nous n'avons plus le choix, il faut nous couper un bras, nous aurons mis le temps pour comprendre – deux siècles – mais tout est prêt maintenant. A nous la liberté !

Décommander les négociations de traité de libre-échange atlantique ? On allait vous l'annoncer. Quitter la structure militaire de l'OTAN ? Ce n'est plus qu'une question de jours. Dénoncer les accords bilatéraux de défense et faire revenir nos Rafales opérant sur l'*USS George H. Bush* ? C'est comme si c'était fait. Rompre le contrat qui lie le MinDef à Microsoft, rendre les drones Reaper, cesser de sous-traiter les renseignements des DGSE/DGSI à Palantir ? On allait vous en informer. Surveiller les manœuvres de la French American Foundation dans les quartiers ? La Chancellerie planche en ce moment même sur la loi de 1936 sur les ligues. Ne pas donner à l'avenir le commandement d'un SNLE et les codes nucléaires à un Young Leader 2014 ? Ça tombe sous le sens. Et envoyer une nuit, sous prétexte d'une fumée suspecte, une caserne de pompiers détruire à la lance à incendie la structure de toile en trompe-l'œil érigée par la NSA sur le toit de l'ambassade avenue Gabriel ? Ah ça, on n'y avait pas pensé, mais on va sérieusement étudier la question.

Il faut dire que si un roi de France n'avait pas jadis pris en stop ces Américains, nous ne serions pas réduits à de telles déplaisantes extrémités. C'est vrai qu'ils sont rapidement passés sur le siège à côté du conducteur, puis ont d'autorité pris le volant, et toujours en nous faisant payer l'essence et l'assurance. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On se bouge, on descend, on fait du stop, on hèle un taxi – d'ailleurs la vie est pleine de taxis – voire on rentre chez nous à pied, en tous les cas on ne reste pas stupidement ceinturé à l'arrière dans le siège baquet des nourrissons. Et de grâce, on évite de prendre Uber. Y'a plus bon l'Amérique !

(Relire l'ensemble des billets du Cadet : [ici](#))

Le Cadet

En même temps ... – Le Cadet (n° 51)

1 juillet 2018

« *Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples* ». Que retenir de cet apophtegme bien connu ? À monde équivoque, pensée complexe, nous dit le Lacombe Lucien de la géopolitique, niveau Brevet avec mention : il y a ceci et en même temps il y a cela. Précisément, c'est là qu'il faut des idées simples.

Prenons la question palestinienne – on dit « question » quand on veut laisser un problème irrésolu. En vertu d'un principe qu'on datera du Traité de Versailles, les Palestiniens ont droit à un État (ça a été voté en 1947, on oublie toujours de célébrer cette autre moitié de la bouteille). Toujours en vertu du même droit international, les frontières de cet État sont celles dites de 1949-1967. Et l'ONU ne cesse de rappeler depuis la Guerre des Six Jours dans chacune de ses résolutions (on ne les compte même plus) que la prédation et la conquête ne sauraient constituer un mode d'acquisition de territoires. Il faut donc que Tsahal se retire de « Judée » et de « Samarie » et que les colons fassent de même.

Voilà le droit, il dit le bon sens. *Mais pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?* psalmodiaient les Shadoks. Alors nos gouvernements ont décidé de se tirer une balle dans le pied en s'imposant un second objectif : la paix entre les belligérants. On n'avait pas demandé aux Kosovars une protestation d'amour éternel pour leurs voisins serbes, on ne demandera pas aux Québécois d'adopter comme hymne national le *Rule Britannia*. Pour la Palestine on veut faire deux choses en même temps, qu'on ne fait nulle par ailleurs, au nom d'un Orient supposé compliqué dans un monde qui ne demande pourtant qu'à être simple.

La paix contre les territoires : en français classique, ça s'appelle un piège à cons. C'est une perte de temps et une source de malheurs inutiles, on l'a revu à Gaza. Tout le monde sait que les Palestiniens auront un État dont les frontières sont déjà tracées au décimètre près – lorsque le Cadet visita Jérusalem il y a trente ans, les parpaings et les barbelés couraient encore dans la ville, et un véhicule blanc de l'ONU stationnait Porte de Jaffa. Sinon, le droit est mort. Ensuite, les Palestiniens feront ce qu'ils veulent de leur État, ça les regarde. La guerre est un attribut souverain étatique, ils l'auront, il n'y a aucune raison de les en priver, de faire ce chantage aux territoires qui n'a aucun sens. S'ils veulent en user contre leur puissant voisin, qui sera en état de légitime défense avec ses 350 avions de combat, ses 2 500 chars et ses 100 têtes nucléaires, tant pis pour eux.

Non, ce n'est pas l'Orient qui est compliqué, ni le monde incertain, c'est l'Occident qui ne sait plus faire simple. En même temps, tant pis pour lui.

Le Cadet

Les Russes attaquent ! (Le Cadet n° 52)

4 août 2018

Vous pensez que la Ligne bleue des Vosges passe désormais par la Montagne Sainte-Geneviève et le Jardin des Plantes, débarrassés des hordes barbares grâce au civisme désintéressé d'un

lampiste élyséen ? Irresponsables que vous êtes ! Auriez-vous oublié l'Ukraine, la Crimée et l'affaire Skripal ? La Russie est chaque jour plus proche de nos campagnes et de nos compagnes. Il avait fallu annuler le contrat de leurs BPC et les envoyer sur le lac Amer, expulser quatre diplomates pour une histoire de poison finalement retrouvé dans un flacon de parfum ; voilà que nos soldats sont à moins d'une verste de Kaliningrad – pardon, Königsberg – pour la première fois depuis 1812. Patton avait raison : *Nach Moskau* ! Notre armée a sur cette question un savoir-faire reconnu.

En attendant l'invasion promise, nos scénaristes savent que le méchant du film doit être méchant ; ça tombe bien, Poutine est très très méchant. Vous en doutez ? Si la Russie n'est pas plus entrée à Kiev qu'elle n'avait investi Tbilissi il y a dix ans, c'est bien la preuve qu'elle en conserve le projet. Ne s'obstine-t-elle pas à faire des manœuvres sur son territoire à quelques kilomètres de nos troupes ? N'a-t-elle pas proposé un plébiscite dans le Donbass, comme Hitler pour les Sudètes ? Ne s'est-elle pas fait la main en Crimée et aux élections américaines, complot du FSB qui a bourré les urnes et donné trois millions de voix d'avance à Clinton pour faire élire Trump ? A moins que ce ne soit l'inverse, tout ça n'est pas très bien expliqué, mais c'est la faute à Poutine et non à une constitution rédigée à la lueur des chandelles du temps de la marine à voile. Et que dire des Suédois qui réarment et ont rétabli il y a un an le service militaire, arbitrant budgétairement entre blindés et Canadiens ? Qu'ils ont compris, lecteurs comme nous dans notre prime jeunesse de *SOS Météores*, qu'un complot bolchevique était à l'origine du réchauffement climatique et de leurs incendies de forêt de cet été.

Alors pour arrêter en avant les chars russes en route pour le Quartier Latin, nous allons livrer une vingtaine de Caracals à l'Ukraine, cet État failli qui ne paiera jamais. C'est le contribuable français qui finance ces engins, apparemment bien plus utiles à la Brigade Azov qu'à une armée française qui va devoir attendre longtemps qu'on lui remplace un Caracal accidenté au Sahel. Mais Barkhane n'est qu'un front secondaire, c'est sur le Dniepr et la Contrescarpe que se joue l'avenir de la Nation, pas dans l'Adrar des Ifoghas. Déplaçons *Sentinelle* sur l'escalier d'Odessa où nos soldats auront peut-être, enfin, l'autorisation de tir !

Patton, qui se piquait de poésie, avait conclu un de ses sonnets guerriers d'un : « *God, make us wise* ! ». Le Dieu des Français doit roupiller ferme ces temps-ci.

Le Cadet (n° 52)

Un froid cybérien (Le Cadet n° 53)

8 septembre 2018

Il y avait eu LOUVOIS, puis l'abandon du logiciel unique de paie de la fonction publique ONP suivi de celui de l'Éducation nationale SIRHEN. Il y a les rames automatisées du métro qui bloquent tout le réseau, et les transformateurs de la SNCF qui brûlent à Montparnasse tandis que les aiguillages de Saint-Charles se mélangent les pinceaux. Et puis PARCOURSUP qui ne parvient pas à caser tous les étudiants tandis que sous couvert de prélèvement à la source, on euthanasie le quotient familial, cette exception de Gaulois réfractaires comme l'est leur taux anormalement élevé de fécondité – mais les deux n'ont rien à voir, rétorqueront les petits marquis de la rue Saint-Guillaume. N'empêche que toutes ces coûteuses merveilles numériques

non seulement ne fonctionnent pas mais nous font régresser. La pensée de la complexité serait-elle une erreur logique ?

Quelle folie de chercher à tout comprendre et tout gérer parce que la technologie nous permet enfin de réaliser les dystopies de la fin des Lumières. Le résultat prévisible et prévu est qu'on est passé d'hypothèses de surdétermination politique, économique, sociologique ou psychanalytique, à la pratique d'un déterminisme numérique mou incapable de tout embrasser, qui plante tout là où auparavant des systèmes contigus mais disjoints permettaient une résilience rapide. D'aucuns s'étonnent également que le sur-renseignement aboutisse à la paralysie réciproque des protagonistes, ou que les moyens numériques permettent au faible d'accéder au terrain de jeu du fort.

Mais il y a ceux qui ont compris l'asymétrie et qui détruisent de l'information, qui évoluent au sens darwinien et non lamarckien, qui éliminent au lieu de s'obstiner dans cette hypermnésie freudienne dont le Big Data n'est que la transposition caricaturale à l'échelle d'une planète qu'on veut nous imposer univoque. D'où une proposition sur laquelle on aimerait voir plancher nos stratégestes en chambre : avoir moins que l'adversaire, est-ce stratégiquement équivalent qu'avoir davantage ? Folie furieuse ? Espérons-le, car à poursuivre l'engorgement informationnel et la constipation de données, la pensée complexe nous renvoie aux cavernes, là où nous pourrions rafraîchir les peintures et réchauffer nos peaux de bêtes au coin du feu – pour peu qu'il reste des bêtes, pour peu qu'on n'ait pas perdu le feu.

Dans une micro-nouvelle à l'inspiration très voltairienne parue en 1963 de la plume d'un célèbre auteur américain de science-fiction, Fredric Brown, *The Answer*, on branche tous les ordinateurs de l'univers en une seule monstrueuse machine cybernétique totalisant toute la connaissance, et on lui pose la question insoluble : Dieu existe-t-il ? Oui, répond la machine, maintenant il existe. On tente alors de la débrancher, mais c'est déjà trop tard. Pour nous aussi... ?

Le Cadet (n° 53)

L'Empereur et le Félin (Le Cadet n° 54)

5 octobre 2018

Les vacances furent studieuses et corsées : l'exposition « Napoléon Stratège » aux Invalides, le numéro hors-série de *Guerres & Histoire* sur les 45 batailles du quidam, et un article dans le *DSI* de rentrée sur les rapports de l'Empereur avec ses maréchaux. Avec en filigrane cette interrogation qui hante nos stratéges : peut-on dupliquer ses victoires et suppléer à son génie par la technologie ?

On le sait, l'épopée napoléonienne tient à la conjonction de trois facteurs : une individualité hors du commun, une nation qui déborde comme jamais de ses pesanteurs, un outil et une culture militaires en avance sur leur temps. Mais il ne suffit pas d'avoir des soldats endurants et des canons performants, encore faut-il avoir l'instrument tactique pour les exploiter au mieux. Bonaparte avait hérité la division Carnot et des généraux de l'An II qui avaient fait des prodiges avec cette *panzerdivision* avant l'heure. Car c'est ce qui cloche dans les modélisations qui présentent un chef génial donnant ses ordres à une masse obéissante et à des officiers dévoués mais piètres tacticiens : l'oubli des commandants des grandes unités qui n'étaient pas de simples

exécutants d'un plan préconçu mais de véritables décisionnaires. Quand on se plonge dans le récit de ses batailles on réalise vite que Napoléon Bonaparte, qui ne fut jamais divisionnaire, attendait que les initiatives de ses maréchaux et généraux, ou les fautes de ceux d'en face, lui suggèrent une manœuvre conclusive. Encore fallait-il que les enfants de Lazare Carnot aient chacun suffisamment de puissance pour agir ; c'est ce que Napoléon leur offrit en passant de la division au corps d'armée.

La logique est désormais inverse et la pyramide fonctionne de haut en bas : la numérisation du champ de bataille atomise, disperse et bureaucratise. L'armée se voit comme un tout dont aucune partie ne peut manœuvrer seule, alors que le principe des corps d'armée était de les rendre autonomes jusqu'à l'engorgement la veille des batailles. Le combattant engoncé dans son Félin, sous surveillance constante du sommet, est devenu l'esclave de sa GoPro et l'exécutant servile d'un plan qui se veut global parce qu'il est décidé dans une War Room à trois mille kilomètres de sa bulle opérationnelle (1). Un colonel de la Garde était plus autonome qu'un Marsouin au Niger et l'article de 1999 du général Charles C. Krulak, « *The Strategic Corporal : Leadership in the Three Block War* », n'était que de l'enfumage. La France de 2018 a renoncé à ce qu'elle savait bien faire, pour se fondre dans une guerre que les Américains ne gagneront jamais. On est passé du « *sans vouloir interférer* » de Gamelin, à « *je vais me mêler de tout puisque la technologie me le permet* ». Mais c'est toujours l'erreur de 1940, que Napoléon n'aurait jamais faite. Vive l'Empereur !

Le Cadet (n° 54)

- « British Mission Command and performance has regressed, largely as a result of our headquarters incorporating American military information technology as well as replicating American headquarters structures and manning. » Eitan Shamir, *Transforming Command*, Stanford University Press, 2011, cité dans « Mission Command : The Fall of Strategic Corporal & Rise of the Tactical Minister », article du 23 avril 2017 non signé sur le site *Wavell Room*. « During recent counterinsurgency operations we have employed increased quantities of manpower, technology and process to try and make sense of the exponentially increasing volumes of information piped into an increasingly static headquarters. These bloated headquarters have bred a culture of over planning and control. The information technology revolution has allowed Ministers and UK based senior officers to directly reach down to the tactical level in distant operational theatres. General Lamb in his speech “In command and out of control” described a creep at the National Level to from Mission Command to Mission Control. Prolonged campaigning in Iraq and Afghanistan has created an expanded bureaucracy with a function of identifying and mitigating risk that has not receded. »

Désordre de résonance (Le Cadet n° 55)

3 novembre 2018

Puisque nous serions revenus dans les années trente, relisons ce que Paul Valéry y prophétisait : « *Toute politique jusqu'ici spéculait sur l'isolement des évènements. L'histoire était faite d'évènements qui se pouvaient localiser. [...] Ce temps touche à sa fin. Toute action désormais fait retentir une quantité d'intérêts imprévus de toutes parts, elle engendre un train d'évènements immédiats, un désordre de résonance dans une enceinte fermée* ». Nous ne répèterons pas ici qu'une stratégie relocalise les champs de pensée et d'action, qu'il faut penser

local pour agir global et non l'inverse : pour notre malheur, les zélites passées par la matrice de Sciences-Po ratent exactement le contraire.

Prenons le Service National Universel. L'idée est de ramener les gamins des quartiers dans le droit chemin. En attendant, on exige des enseignants agressés ou menacés qu'ils ne fassent pas de vague. Mais qui croit que l'armée va réussir là où parents, professeurs, avocats et juges échouent ? Depuis combien de temps nos zélites n'ont-elles pas joué à la petite souris dans une salle de classe ou une chambre correctionnelle ? Que va-t-on apprendre aux bandes qui se massacrent qu'elles n'aient pas déjà rejeté, abreuvées de séries américaines et de préceptes soi-disant révélés ? Certainement pas à marcher au pas, vu qu'on ne veut plus de défilé militaire le jour de nos victoires. Surtout, au nom de quoi une République qui privatisa une plage publique et mit en congé une CRS pour satisfaire aux caprices d'un roitelet du pétrole, va-t-elle leur enseigner l'égalité des droits de 1789 ? Comment parler de liberté quand on se prend en *selfie* avec ces mêmes autocrates bouchers de journalistes, ou de fraternité quand récemment on se vantait encore de l'excellence du matériel tricolore au Yémen ? Dans les années trente les démocraties ne se sont certes pas bougées pour l'Éthiopie ou l'Espagne, mais elles ne se vantaient pas d'armer le Duce ou le Caudillo.

Comment une troisième génération, qui s'approprie un soi-disant traumatisme familial et croit venger l'humiliation des grands-pères, ne triompherait-elle pas de voir l'ancien colonisateur se prostituer pour vendre une frégate ou un char ? Par quel désordre de « raisonnance » ne réalisait-on pas que ces accommodements raisonnables sapent tous les efforts pour ramener des territoires perdus à trois stations de RER de Notre-Dame ? Et puis allez expliquer à un petit-fils de résistant FLN qu'il n'est comptable ni de la Bataille d'Alger ni de la Bleuite, alors que nos psychanalystes dissertent sur la dette transmise par les parents !

Comme écrivait également Valéry : » *Qui veut faire de grandes choses doit penser profondément aux détails*« . Voilà un savoir qui semble perdu.

Le Cadet

Paroles, paroles (Le Cadet n° 56)

13 décembre 2018

C'est curieux chez les politiques ce besoin de faire des phrases. Ce mois de novembre en a été faste.

Ça a commencé par un bâton de maréchal dont tout le monde a tenté de se débarrasser. Puis des tweets pleins de la subtilité coutumière d'un Trump mécontent de ne pas avoir son défilé de la Victoire, qui s'est adonné au *French Bashing* usuel, chômage et *Soldatenkino* sur les Grands Boulevards. Le prétexte ? Une déclaration, aussi prématurée que son démenti a été tardif, sur l'armée européenne. Comme si Trump y croyait un instant, comme si celle et ceux qui le crient en sautant sur les tourelles de nos chars comme des cabris y croyaient un instant ! *Encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots, rien que des mots...* Dans la foulée on a eu droit au projet de partage de la Force de frappe (d'accord mais si Berlin rembourse la moitié de ce que ça nous a coûté depuis cinquante ans, ne serait-ce qu'un demi-point de croissance annuelle), puis du siège de membre permanent au Conseil de sécurité avec son droit de veto. *Des mots faciles, des mots fragiles...* Et puis on reparle d'un avion européen 5^{ème} génération, quitte à

donner comme gage de bonne volonté la maîtrise du projet d'un futur char franco-allemand à Rheinmetall. *Moi, les mots tendres enrobés de douceur se posent sur ma bouche mais jamais sur mon cœur...*

Pendant ce temps il est des discours plus audibles, comme celui du patron de la *British Army* qui a prévenu contre « *toute initiative qui diluerait l'efficacité de l'Otan [qui représente] le centre de gravité de la sécurité européenne* ». A bon entendeur... ! De toute manière, l'Allemagne, puissance continentale, va réussir ce tour de force de prendre le large tandis que la Grande Bretagne, puissance maritime, celui de ne pas parvenir à larguer les amarres. Et la France, pays des assignats, va une nouvelle fois faire banqueroute. Alors, l'armée européenne... ! *Des mots magiques, des mots tactiques qui sonnent faux, oui tellement faux...*

D'autant que le problème n'est pas dans une mise sous tutelle opérationnelle des troupes de la Vieille Europe, mais dans notre capitulation dans la Guerre des normes. Ceux qui n'ont que le mot interopérabilité à la bouche jouent en même temps les fiers-à-bras, comme si les standards de nos véhicules blindés n'étaient pas ceux du Pentagone, comme si nos *process* de commandement n'étaient pas ceux concoctés par la Rand, comme si notre Royale n'était pas devenue une seconde *Auxiliary Fleet* de l'*US Navy*. Alors quand les généraux américains s'inquiètent de ce que les routes et ponts européens doivent être refaits parce qu'ils ne supportent plus le poids de ces nouveaux matériels copiés sur une lourde quincaillerie qu'on sait avoir fait ses preuves au Vietnam, en Afghanistan et en Irak, on peut toujours jouer les lointains, il est trop tard pour se prendre pour des caïds.

Caramel, bonbons et chocolat...

Le Cadet (n° 56)

La guerre est finie, l'Europe d'hier aussi (Le Cadet n° 57)

20 janvier 2019

Je me souviens : c'était fin janvier 2002, cela faisait un mois à peine que l'Euro était dans nos poches, on continuait à faire la conversion en Francs, à tenter de reconnaître les pièces à leur couleur et à leur taille sans avoir à lire les chiffres inscrits. Passant à la caisse de la supérette en bas de chez ma petite maman chez qui je venais dîner, je n'ai d'abord pas compris quel était cet arc de triomphe au pile de la pièce de 20 centimes que j'examinais. Ça ressemblait à la Porte de Brandebourg, mais je devais me tromper. J'ai alors sorti de ma poche une autre pièce, celle de deux Euros, et j'ai reconnu immédiatement l'aigle allemand.

Je me souviens – l'image est sans doute trop littéraire mais elle n'est pas forcée – d'un grand courant d'air dans la tête. Je me suis dit : voilà, on y est, ce qui n'était hier que de la science-fiction devient l'Europe du XXI^e siècle, un modèle pour le monde. Arrivé chez ma mère je lui ai montré la pièce. Et elle, qui fut quelques jours, à l'âge de dix ans, à plat ventre dans les fossés des pays de Loire sous la mitraille de la Luftwaffe, n'eut que ce mot : « La guerre est finie ».

Tout ceci nous paraît bien loin. Nous sommes partagés entre l'envie irrépressible de coller au mur toutes celles et ceux qui ont détruit ce projet européen auquel nous avons cru, et le

sentiment qu'il n'y en avait pas d'autre dès l'origine, l'impression de nous être fait avoir un demi-siècle durant. Car voilà aujourd'hui que le Parlement de Westminster est mis dans la nasse, et avec lui le principe démocratique. Et c'est bien le pays de la *Magna Carta*, du *Great Parliament*, du premier régicide des temps modernes qui, depuis le vote du Brexit, génère cette étrange unanimité de gouvernements continentaux aux allégeances par ailleurs si disparates.

L'Angleterre n'est pourtant pas une pièce rapportée à une Europe que Charles Quint identifiait comme celle où on parle allemand aux chevaux. C'est de cette Vieille Angleterre, pour citer Charles de Gaulle au soir du *D-Day*, que la liberté revint à ma petite maman ; c'est déjà d'elle que la liberté nous était parvenue au XVIII^e siècle. On ne peut laisser s'humilier le plus vieux régime parlementaire, attaqué pour cela, ce n'est simplement pas envisageable. *Save Private May* ! Et périsse plutôt cette Europe qui ne mérite plus son baptême !

Ce sera le retour de la guerre, entend-t-on. Mais d'autres l'ont dit et répété : ce n'est pas l'Europe qui a généré la paix, c'est l'inverse. Nous n'aurons pas à refaire la guerre mais pas davantage à refaire la paix, seules les huitres du Grand oral de l'ENA pensent le contraire. Puisque l'Europe d'hier sans l'Angleterre est déjà morte, vive l'Europe de demain avec elle ! Car « *there'll always be an England, and England shall be free, if England means as much to you as England means to me* ! ».

Le Cadet

L'art de perdre la guerre (Le Cadet n° 58)

18 février 2019

Un article plein d'à-propos publié ce mois-ci par la *Revue Défense Nationale* fait polémique : il y est dit que l'Occident a perdu stratégiquement en Orient, mais surtout qu'il ne sait plus faire la guerre.

Le scandale est là, pour peu qu'on prenne la peine de lire les passages qui ne font qu'exposer, retour d'expérience irakienne et syrienne à l'appui, ce que beaucoup d'officiers ne cessent de dire depuis qu'ils ont quitté la Grande Muette. La RDN elle-même avait su publier très tôt des mises en garde qui auraient pu, et dû, être salvatrices : ainsi, dès avril 2002 et l'engagement américain en Afghanistan, en prévenant que l'hypertechnologie déboucherait sur une impasse, alourdirait les armes et ralentirait la guerre au lieu de l'accélérer (*La guerre introuvable*). Ou six ans plus tard, au moment du double retour de la France à Kaboul et à Mons, un article repris par la presse qui dénonçait notre aveuglement à croire que nous allions subvertir la bureaucratie otanesque (*Le degré zéro de la pensée stratégique*). Les Britanniques ont fini par le comprendre^[1], et c'est ce que Legrier écrit dans son article : mais le colonel a dit la vérité, il doit être exécuté, aurait chanté Guy Béart.

Car le drame du retour dans l'OTAN ne fut pas de se mettre sous commandement américain : le drame est que les Américains ne savent pas gagner une guerre. D'ailleurs, me disait un jour un professeur d'Oxford, qu'ont-ils jamais gagné seuls, à part leur Guerre de Sécession ? Leur but n'est pas de gagner mais de faire la guerre, et de coloniser leurs alliés en leur imposant l'hypercentralisation et la débauche de moyens qu'ils sont les seuls à pouvoir se permettre. Churchill, parlant du fiasco américain d'Anzio, ironisait sur cette armée prussienne, sans Frédéric, exclusivement composée de chauffeurs et de mécaniciens. Et Winston ne connaissait

pas l'interopérabilité et cette guerre des normes que nous n'avons même pas livrée. Nous sommes les otages du Califat cybernétique américain.

Est-il trop tard pour en sortir sans casse, revenir à ce que nous savons le mieux faire, refondre entièrement la pensée militaire française et entretemps arrêter les programmes d'armement en cours, pour autant que le traquenard otanesque est de faire croire qu'on gagne une guerre parce qu'on est le plus fort ? Répétons-le : là où nous abordons la numérisation de la guerre comme une opportunité récente, l'esprit totalisant y voit la réalisation d'un vieux projet dystopique. Il s'agit d'un choix philosophique qui n'est pas le nôtre. Voilà le fond du problème soulevé par l'alliance américaine, il est déterminant pour l'avenir des armées françaises, comme le furent les débats des années trente. Mais mon billet a dit la vérité, vous allez m'exécuter.

Le Cadet

[1] Le Cadet, « [L'Empereur et le Félin](#) », n° 54, La Vigie, octobre 2018.

Le syndrome Grouchy (Le Cadet n° 59)

21 mars 2019

Le 13 juin 1807, le maréchal Lannes, qui flanc-garde le long de la Alle le reste de l'armée française en route vers Königsberg, voit les Russes traverser la rivière sous son nez au niveau du village de Friedland. A un contre quatre, il met immédiatement ses troupes en rideau et entame un de ces combats de retardement dont il avait le secret, tout en enjoignant Napoléon de rallier le plus vite possible avec les autres corps d'armée. Même si l'hypothèse a été prévue par l'Empereur d'une remontée de l'armée russe vers la Baltique, c'est bien Lannes qui prend la décision de l'arrêter ici et pas ailleurs : aurait-il eu un smartphone qu'il n'aurait servi qu'à informer Napoléon de sa décision. Lannes va disposer à sa guise des renforts de cavalerie arrivés dans la nuit, dont une division de dragons commandée par le général Grouchy, et Napoléon ne reprendra la main que le lendemain après-midi, anniversaire de Marengo. Car c'est ainsi qu'on gagne les batailles, et Napoléon n'a jamais procédé autrement.

S'il avait dû attendre l'ordre du patron, Kellermann aurait chargé trop tard à Marengo et Dupont se serait replié devant Ulm, permettant aux Autrichiens de s'extraire du piège. Mais ça, c'est pour les livres d'Histoire de France, vu qu'on fait aujourd'hui exactement le contraire.

Que nous disent en effet les syndicats de policiers depuis le saccage des Champs-Élysées perpétré sous leurs yeux ? « *Les forces de l'ordre perdent toute initiative, c'est-à-dire qu'elles n'agissent que sur ordre, elles n'interviennent que sur ordre. On était en mesure d'intervenir, on ne nous a pas autorisés à le faire. Je mets en cause ceux qui ont décidé que ça se passe comme ça et qui n'ont pas donné les instructions pour que ça se passe autrement.* »

Car c'est un choix, on l'a vu lors du massacre du Bataclan durant lequel les militaires de Sentinelle sont restés l'arme au pied. La leçon de Friedland et de tant d'autres batailles est délibérément rejetée ; sur les Champs, c'était aux commandants d'unités d'agir et de demander des renforts. Or la numérisation impose une centralisation pyramidale qui crée l'illusion que si les informations remontent instantanément, les ordres doivent pouvoir redescendre tout aussi vite. Sauf que même avec des Gopro, Napoléon aurait été bien incapable d'avoir une aussi bonne évaluation de la situation que son ami Jean. En pensant pouvoir réinventer un Bonaparte

numérique, on fait une grave erreur d'analyse historique et on commet une faute politique qui grève l'avenir.

Ce que nous suggèrent les policiers à Paris comme les artilleurs en Syrie, c'est que la technologie impose un paradigme qui nous mène droit à la débâcle. A Waterloo, un des généraux qui avait pourtant vu Lannes manœuvrer à Friedland attendra lui aussi les ordres. Un précurseur, ce Grouchy, en quelque sorte.

Le Cadet (n° 59)

Don gratuit (Le Cadet n° 60)

18 avril 2019

Au lendemain de la Guerre de Sept ans, qui avait vu la perte de quatre-vingt-treize navires portant 3880 canons, Choiseul eut l'idée de faire appel à des financements privés sans avoir à augmenter un budget déjà déficitaire. Fut donc initié le *Don des vaisseaux* où provinces, villes et corps constitués offrirent au roi dix-sept vaisseaux de ligne et une frégate, soit une année de dépenses. L'appel aux dons fut renouvelé au lendemain de la Guerre en Amérique, puis sous la Convention et sous l'Empire. Les charpentiers savent les similitudes entre une coque de navire et un toit de cathédrale : voilà sans doute pourquoi, après l'idée d'un Loto né aussi sous Choiseul, l'Etat fait appel aux souscriptions pour rebâtir Notre-Dame et le patrimoine architectural. On peut accoler à l'idée l'adjectif de « participatif », tout ceci fleure tout de même l'Ancien régime.

Le bal des généreux fortunés n'a pas attendu que les flammes de la cathédrale soient éteintes : question de bosse, de celle de Notre-Dame à celle de la rue Quincampoix.

Le propriétaire du Groupe Kering a immédiatement apporté son obole de 100 millions, sa charmante épouse ayant sans doute pour la cathédrale les yeux d'Esméralda. Son alter-ego dans le classement Forbes, pour ne pas être en reste, a promis 200 millions. Total a renchéri de 100 millions, Bouygues offre ses services, le CAC 40 se sent pousser des ailes de philanthrope. Tout ceci ne risque-t-il pas d'avoir une contrepartie ?

Quand le Cheikh Khalifa bin Zayed al Nahyan a mis 10 millions pour la restauration du théâtre du château de Fontainebleau, il a exigé qu'il soit débaptisé. Et on peut penser que l'émir Hamad bin Abdullah Al Thani, qui a fait don de 20 millions d'euros à l'Hôtel de la Marine, se verrait bien avec une plaque Place de la Concorde. A quand une cathédrale Saint-Gobain, une Tour ArcelorMittal ou un hôpital Pernod-Ricard ? On me dira que c'est le cas aux États-Unis, ce grand pays du troisième millénaire.

Alors pourquoi notre Royale n'en profiterait-elle pas, qui réclame à Bercy ses dix-huit frégates de premier rang et ses deux nouveaux porte-avions ? Après tout, les généreux contributeurs des Lumières avaient des navires à leur nom, on connaît les *Etats-de-Bourgogne*, le *Ville-de-Paris* ou le *Commerce-de-Marseille*. Nos FREMM troqueraient ainsi leurs noms de provinces contre ceux plus discrets d'*Anais* (pour Bolloré) ou *Léonard* (pour Vinci).

Il y aurait bien une solution : rétablir l'impôt sur ces mécènes et rééquilibrer le budget. Nos rois savaient à intervalles réguliers taxer l'Église qui ne payait rien, on appelait ça le *don gratuit*.

Mais au royaume des Shadoks qu'est devenue la France, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ... ?

Le Cadet (n° 60)

Héros (Le Cadet n° 61)

24 mai 2019

J'avais accompagné mon père lors d'une mission commerciale dans une île de l'Océan Indien, qui tentait de vendre le téléphone numérique français à une toute jeune république. Le marché avait été remporté non sans qu'il faille *convaincre* le ministre de tutelle. Mon père m'avait alors expliqué comment sont versées les commissions, pourquoi il faudrait aller voir au retour deux hauts fonctionnaires de la rue de Rivoli (on était du temps du contrôle des changes). Le jour de la signature je me trouve à la réception, sur une île au milieu du lagon, à l'écart des grandes personnes.

Le ministre vient s'asseoir à côté de moi, et on parle. Je ne sais pas comment la discussion est arrivée sur le Débarquement, il m'écoute et finit par dire sans forfanterie aucune : « Mais j'y étais dans les planeurs en bois de la 6th *Airborne*, tout jeune sujet de Sa Gracieuse Majesté... ! On s'est crashé juste à l'entrée du *Pegasus Bridge*, ça a été si violent qu'on s'est retrouvé les fers en l'air ou à quatre pattes. Et puis on est sortis, je n'y voyais rien, tout le monde tirait sur tout le monde. J'ai traversé le pont et je suis allé me planquer derrière un parapet. Et puis j'ai attendu, jusqu'à l'aube. » Ce type, qui se préparait une retraite confortable même si c'était pour le plus grand bénéfice de la balance commerciale française, venait de passer du statut de ripoux à celui de héros.

D'abord qu'est-ce que c'est, un héros ? Pas un saint, mon ministre ne l'était pas. Un type bien, avec ses faiblesses, un type qui fait le job au mieux, sans se poser de questions quand il faut y aller. Les questions il se les pose avant, pas pendant. Et quand il ne revient pas, nous nous les posons à sa place. Mais un héros ne se bat pas pour mourir, sa destinée n'est pas de se sacrifier pour rien : un héros se bat pour gagner. Un héros n'est pas héroïque, il est courageux, mais il ne le sait pas. Il vous raconte qu'il a couru pour aller se planquer des tirs croisés, alors qu'en fait il a repris le pont aux Allemands. Ou alors il cabotine pour minimiser son geste, comme Roger Stéphane qui racontait comment, à la Libération, il prit l'Hôtel de ville dans un costume de Jean Marais beaucoup trop grand pour lui, et qu'il répondit à Georges Bidault, qui s'étonnait qu'il n'ait réclamé que quatre mitraillettes, que l'Hôtel de ville n'avait après tout que quatre côtés.

Il y a ceux qui minorent leur courage, soit par humilité soit par dandysme, mais tous prétextent qu'ils n'avaient pas le choix, qu'ils n'ont pas réfléchi, qu'ils ne voient pas ce qu'ils auraient pu faire d'autre : mais on a toujours le choix. Pourquoi un général de brigade reconnu de ses pairs, catholique pratiquant et modérément républicain, part-il à Londres relever la Gueuse ? A l'inverse, à Stéphane qui lui suggérait un jour que lui-même était résistant parce que juif, communiste et homosexuel, de Gaulle rétorqua : Oh Stéphane ! Vous ne croyez pas que vous exagérez tout de même un peu ?

Histoire de la grenouille (Le Cadet n° 62)

24 juin 2019

La maquette 1/1 de l'avion de combat qui sera au centre du Système de combat aérien futur, a été dévoilée au Bourget. Première constatation, il ne ressemble à rien, et certainement pas à un avion. Peut-être un air de famille avec le J-20 chinois, copie du F-22 américain.

Il paraît que c'est la firme Dassault, qui dessina naguère le Mystère et le Mirage, qui en est l'auteur. Mais leur génial créateur ne disait-il pas qu'un bon avion est un bel avion, et réciproquement ? On peut déjà être certain que, à l'image du F-35, l'aéronef volera mieux qu'un aspirateur mais moins bien qu'une planche à repasser. Seconde évidence : là où soixante-quinze ans d'art aéronautique français ont marié grâce et légèreté, ce machin est beaucoup trop lourd. On nous dit qu'il devra emporter ses bombes en soute, c'est le miracle de la furtivité. Comme l'a toutefois rappelé récemment le CEMAA, « *c'est furtif quand on est en face-à-face, mais quand on arrive à passer à l'arrière, on est toujours capable de récupérer la chaleur et donc la signature infrarouge.* »

Mais comme en 1940, l'ennemi n'a pas à faire ce qu'on n'a pas prévu qu'il fasse. Il nous faudra surtout un porte-avions de 20 000 tonnes de plus que le Charles-de-Gaulle, avec des catapultes magnétiques encore en développement et des chaudières nucléaires gonflées en conséquence, pour au final ne délivrer par frappe qu'à peine plus que ce que projettent les Rafale.

« *Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille.* »

Le fiasco de l'A-400 M n'a pas servi de leçon. La DGA vient de réceptionner le quinzième appareil et le compte n'y est toujours pas. « Les capacités tactiques de cet aéronef illustrent le chemin récemment parcouru vers le standard cible », souligne la DGA avec un art consommé de l'euphémisme qui semble étranger au CEMAT : « Je ne suis pas content de la transition entre le Transall et l'A-400M pour une raison simple : s'il est un avion exceptionnel en termes de transport logistique, il ne l'est pas du tout en termes de transport tactique ».

« *S'enfla si bien qu'elle creva.* »

Et il y a notre matériel roulant, passé du roues-canon léger au standard OTAN. Un A-400 M pourrait aérotransporter trois VAB-NG, il ne projetera qu'un seul VBCI, VBRM ou EBCR, lesquels ne rentrent pas dans nos derniers Transall. « *Nous allons équiper nos hommes, et non recruter pour notre équipement* », disait un général des US Marines. Trop tard : voilà vingt ans que les ingénieurs n'en font qu'à leur tête et que les chefs d'état-major parlent dans le vide. « *Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.* » La Fontaine, reviens, ils sont devenus fous !

Sauvons les huitres (Le Cadet n° 63)

7 septembre 2019

Au lendemain de la bataille de Znaïm, l'Empereur se permit cette saillie demeurée célèbre : « Marmont, vous manœuvrez comme une huitre ! ». Aujourd'hui, il dirait « comme un Boris ». Car l'histoire réservera une place de choix à Cameron initiant par confort politique un référendum sur une question tirée aux dés, mais surtout à Johnson se prenant pour Cromwell et percutant de plein fouet le mur de Westminster sous les encouragements du visionnaire Trump : « Boris est un ami, il sait comment gagner. Ne vous inquiétez pas, ça va aller ». Boris vaincra parce qu'il est le plus fort. Que cette leçon d'inintelligence tactique permette au moins de réhabiliter les huitres : nous daubons sur Gamelin racrapoté en cinq jours, nos enfants rigoleront de Johnson scalpé en trois.

Comment ce petit caudillo a-t-il pu espérer un instant venir à bout de ce qu'il a fallu plusieurs siècles à ériger, le régime parlementaire, au prix de quelques bastilles et têtes couronnées ? Forcer la signature d'une très vieille dame à qui les compétitions de coucheries de ses petites brus prennent la tête, et ressusciter une prérogative monarchique dont on nous dit qu'elle est parfaitement constitutionnelle (mais la seconde dissolution de la Chambre par Charles X l'était tout autant), passe encore. Faire croire à tous les souveraino-populistes béats qu'on est le héraut du respect des urnes, alors qu'on n'a comme seul souci que de passer en force pour en remettre une couche de neo-thatchérisme et casser ce qui reste encore debout, est déjà plus culotté. Mais prendre les Communes pour un club de nigauds et aller jusqu'à faire honte aux huitres, voilà qui mérite de rester dans les annales. Tout a été fait de travers, jusqu'au calendrier qui laisse maintenant Johnson sans Parlement sur lequel s'appuyer, mais ligoté dans la malle au fond du lac. N'est pas Houdini qui veut !

On connaît peu de rois, de généraux ou de ministres ayant aussi vite et aussi complètement, disons le mot en bon français, tout foiré. Si on voulait faire de la psychanalyse, on parlerait de pulsion d'autodestruction. Mettons plutôt ça sur le compte de la monstrueuse bêtise d'une génération de stratèges de bac à sable formés par des écoles de sciences politiques ineptes, dont il ne sort que des idéologues sans compétences et surtout sans savoir-faire, et qui se prennent pour Napoléon alors qu'ils ne savent même pas comment pointer un canon.

En souvenir de Jeanne, Montcalm et quelques amiraux, les larmes que je verse sur le Royaume Uni sont sans doute de crocodile. Mais pas seulement. Malraux disait que si la France est grande pour le monde, l'Angleterre n'est grande que pour elle-même. C'est injuste. Il y a quatre-vingts ans, les navires de la Royal Navy recevaient ce message : « *Winston is back !* ». Les temps changent.

Le Cadet, n° 63

American Predator (Le Cadet n° 64)

12 octobre 2019

C'était à l'IRIS il y a quelques années, au cours d'une réunion avec la ministre de la défense équatorienne, jolie dame poétesse qui, après avoir occupé plusieurs postes ministériels et

internationaux, est aujourd'hui présidente de l'Assemblée générale des Nations Unies. Son message était en substance : « ne vous faites aucune illusion, ce que les Etats-Unis ont perdu en puissance y compris militaire, ils vont tenter de le regagner sur le mode de la prédation qui n'épargnera personne. Car il n'y a pas de doux commerce pour l'Amérique, il n'y a que la victoire totale, et l'extraterritorialité de son droit n'est qu'un des instruments d'intrusion et de destruction des autres nations ».

Nous étions avertis, à dire vrai depuis fort longtemps. Un des premiers articles parus sur le sujet chez nos amis de la *Revue de Défense Nationale* était titré « Le droit en état de guerre », et il date de décembre 2001. On pouvait y lire : « *Il est désormais clair que, dans l'optique américaine, le droit n'est qu'un des instruments de mainmise économique, industrielle et financière, acquise elle-même par la puissance militaire... Il ne faut pas se tromper, ce n'est pas le droit américain qui s'impose par la grâce d'une supposée supériorité conceptuelle ou d'une capacité d'adaptation que n'auraient pas les autres systèmes juridiques : ce n'est qu'une volonté de puissance, qui ne cherche plus à limiter ses ambitions ni à les cacher... Les mécanismes juridiques qu'imposent les États-Unis ne sont pas porteurs de droit en tant que tels, mais d'intérêts autour desquels ce droit a été structuré pour lui donner corps. Ce n'est donc pas un problème de droit mais de souveraineté.* » Dix-huit ans plus tard, d'aucuns semblent tomber de l'armoire, et cette extraterritorialité est devenue le dernier sujet à la mode dans les revues de géopolitiques et les colloques. Mais c'est dix-huit ans trop tard.

Au commencement du scandale Crédit Lyonnais – *Executive Life*, un avocat aux barreaux de Paris et New York m'avait dit qu'il n'y avait qu'une manière de bloquer ça : que l'Inspection et la Médecine du travail fassent une descente en force à Eurodisney. Les Américains ne comprennent que le coup de pied au cul. Ainsi pour le dossier Airbus, il faudrait que l'UE annonce d'ores et déjà que, quelque-soit la décision de la FAA, aucun Boeing 737 MAX, avion mal conçu, ne volera jamais au-dessus de l'Europe.

Et nous serions outre-Atlantique, et une usine de produits dangereux sous capitaux français brûlerait, le Procureur local aurait déjà ouvert une enquête de flagrance, les dirigeants seraient sous les verrous, la comptabilité saisie, les fichiers informatiques décortiqués, les comptes bancaires bloqués si ce n'est pas siphonnés.

C'est ce qu'aurait fait une France héritière de Brennus, le guerrier qui occupa Rome il y a deux mille quatre cents ans, si elle existait encore. *Vae Victis !*

Le Cadet, n° 64

Bye-bye Brexit ? (Le Cadet 65)

30 novembre 2019

Il n'aura fallu qu'un week-end de la Toussaint pour que les *Brexiters* les plus intransigeants, ceux prêts à se sacrifier pour la cause jusqu'au dernier Écossais, opèrent un spectaculaire empannage au lendemain d'une interview du président américain, le temps de prendre la mesure de l'amitié toute philanthropique que portent à l'Angleterre ses anciens *colonists* : si elle ne rompt pas totalement avec le Vieux Continent, avertit Trump, elle trouvera porte close et devra se passer d'un accord de libre-échange. La révélation récente des exigences américaines – que le Royaume Uni mette tout sur la table des négociations y compris le système de santé – a de

quoi faire réfléchir les plus américanophiles – et contrairement aux idées reçues, les sujets de Sa Majesté en comptent assez peu. Plus question de jouer l'UE contre les USA et de faire monter les enchères. Mais entre se faire tondre comme un mouton des Shetland et que mort s'ensuive ou se faire dévorer immédiatement par le loup, Londres a choisi la leçon de Brassens, de mourir pour une idée mais de mort lente. Vive l'Europe quand même, un pied dedans un pied dehors certes, mais plus question de No Deal.

D'autant que tout comme l'Écosse n'a aucune envie de se retrouver de nouveau seule dans son face à face pluriséculaire avec la paix des Gallois et celle des rois d'Angleterre, comme chantait de son côté Sardou, de même aucun insulaire n'a intérêt à discuter avec Trump sans solution de repli, ni envie de voir pillés les derniers atouts qui restent d'un demi-siècle de désindustrialisation. Il y a la City, me direz-vous. Mais combien de temps tiendra-t-elle face au rouleau compresseur américain, et aux appétits d'ogre d'une puissance improductive qui se sait en déclin. Répétition, qui plus est, d'une situation déjà vécue : la dernière fois que l'Angleterre s'est trouvée seule, à l'été 1940, elle dut se dépouiller au titre du *Cash & Carry* de tout son or, de la plupart de ses actifs coloniaux et d'une partie de ses confettis impériaux, avant que l'Amérique ne consente à l'aider dans son combat contre le nazisme, après huit longs mois de palinodies et de dérobades. Les mémoires de Churchill en témoignent amèrement.

Mais mauvais calcul également pour l'Amérique : à quoi, une fois quelle serait ravalée non pas simplement au rang de 51^{ème} état mais à celui de 14^{ème} colonie, pourrait bien lui servir la vieille Angleterre ? Les États-Unis ont d'autres affidés sur le continent surtout dans sa partie orientale, dans ces marches toujours dans la soumission à l'empire, qu'il souffle du Levant ou du Ponant. Ils n'ont pas davantage besoin de chevaux de Troie pour couler nos entreprises et siphonner nos brevets, Alstom hier, Latécoère demain. De leur côté les Anglais tiennent autant à leur *Fish & Chips* que les Écossais à leur panse de brebis farcie, et ni les uns ni les autres ne sont disposés à troquer nos bœufs de Salers contre du poulet chloré de Virginie. Le Grand Large n'est pas pour demain.

Le Cadet (n° 65)

Je te ferai dire (Le Cadet n° 66)

15 décembre 2019

Certes, l'Amérique a ceci de singulier qu'on ne cesse de la découvrir, elle qui pourtant n'a pas changé depuis deux siècles et demi, qui se vit tout à la fois premier matin du monde et empire des temps derniers. L'OTAN est à son image, un machin bureaucratique poussiéreux et soviétisant qui n'a jamais été une machine à faire la guerre mais à désarmer l'Europe. Quand la France reprit son strapontin dans le commandement intégré, qui crut qu'elle allait pouvoir réveiller ce dragon dormant ? Personne, du moins est-on en droit d'espérer que pas un de nos diplomates ou militaires ne se prit pour Siegfried. Pourquoi alors faire semblant de découvrir un état de mort cérébrale déjà autopsié il y a un demi-siècle par le dénommé Charles de Gaulle ? Pourquoi énerver nos alliés, qui n'étaient pas demandeurs de notre retour, en dénonçant une situation connue dès l'origine, et qui commanda notre premier départ comme notre improbable retour ? Pourquoi s'acharner également sur cette lubie récurrente d'armée européenne, sur ce fantasme d'un rééquilibrage dont personne ne veut sur le continent ?

Même pas peur ! On sent pourtant une urgence, de la fièvre. C'est vrai que plus rien ne marche, ni en Syrie ni dans le Sahel. C'est vrai que le coût humain de nos expéditions apparaîtra un matin insupportable à la Nation. C'est vrai que notre nouveau matériel est trop lourd, trop sophistiqué pour l'art français de la guerre et pour les motos qui sont devenues l'engin de projection des Djihadistes (quatre-vingts ans après, la défaite asymétrique de 1940 n'a toujours pas été comprise), que nos hélicoptères sont toujours aveugles les nuits sans lune dans la poussière de sable, et que nos alliés nous décomptent chichement une logistique censée être mutualisée, en un mot que nous sommes désormais engoncés dans une pensée stratégique toute *pourrite*. C'est vrai enfin que la France n'a plus les moyens financiers, industriels et humains d'une puissance interventionniste. Mais ça on le savait déjà en 2009, on l'avait écrit dans les revues de l'Armée.

On savait qu'une intervention en Libye allait engendrer des répliques, le Cadet l'avait même deviné en juin 2011, ce qui lui avait valu la critique d'un officier général qui trouvait ces objections scandaleuses. Ledit officier est depuis devenu chef d'état-major de son armée. Après Serval, on savait que le déploiement pérenne dans le Sahel conduirait à l'impasse, pour des raisons qui se sont vérifiées. Les Américains eux-mêmes avaient prévenu, et la Rand l'avait déjà écrit dès cette date. Quelle crédibilité peuvent avoir nos stratèges de cour de récréation qui, ayant sous les yeux ces avis circonstanciés, nous ont tout de même mis dans la nasse et se récrient à la découverte de leur inconséquence ? OK les gars, nous disent les Américains, cassez-vous une nouvelle fois, de l'OTAN et du Sahel, ou alors encaissez ces coups de pied bien mérités. Alors on crâne en se frottant le derrière : même pas mal !

Le Cadet (n° 66)

Sahelistan, poil aux dents (Le Cadet n° 67)

25 janvier 2020

Les articles se multiplient, en France mais surtout à l'étranger, unanimes quant à l'échec annoncé de Barkhane – car il est inutile de se bercer de périphrases.

Le sommet de Pau n'aura rien apporté, et la conférence de presse n'aura été qu'un déroulé de formules creuses. Ce ne sont pas 220 soldats français de plus ni même les drones Reaper qui vont nous faire gagner la guerre dans cette zone immense où la France n'a jamais été que tolérée par des peuples plus ou moins nomades qui n'avaient pas désarmé même du temps de la colonisation (relire *Terre des hommes* de Saint-Exupéry). C'est notamment ce que rappelle un essai paru récemment [\[1\]](#) : nous ne sommes au Sahel que les instruments d'un jeu africain sur lequel nous pensons encore peser, cultivant une nostalgie coloniale assez déplacée, finalement fiers de ce mot de Françafrique qui nous donne le rôle du vilain mais nous fait croire encore à un statut de moyenne puissance, et nous essayant comme les Américains au *nation building*.

Guerre contre le terrorisme, guerre préemptive, bataille de l'avant : voilà qu'on nous ressort la panoplie de Bush-le-petit, comme si les batailles perdues et les guerres ratées depuis 2001 n'avaient servi à rien. Sommet du vocabulaire d'importation, le concept de « Sahelistan », un mot (pour citer Robespierre, dans un tout autre contexte), inventé par des fripons pour faire peur aux imbéciles. Il est censé désigner un gigantesque *no-man's-land*, sans ressource immédiatement négociable comme le pétrole, sans eau, sans infrastructure, sans débouché par

la mer si ce n'est la Libye, mais dont la constitution serait un danger mortel pour l'Europe, à l'image de l'État islamique en Syrie et en Irak.

Sauf que ces pays présentent à l'inverse des facilités dans tous les domaines ci-dessus rappelés. Et surtout qu'ils n'ont pas constitué un front avancé dans la lutte contre les djihadistes – que la très fine manœuvre de Trump contre la Perse nous force désormais à récupérer – puisque ceux-ci sont nos propres gamins endoctrinés religieusement dans nos mosquées, partis pour d'emblée revenir, la grâce divine ne leur étant pas tombée dessus sur le chemin de Damas mais dans les rues de Seine Saint-Denis comme le rappellent deux autres ouvrages parus ce mois-ci [2].

Les Américains et les Européens l'ont bien compris qui nous laissent nous débrouiller au Sahel, puisque le risque que les Peuls, Dogons ou Touaregs provoquent des troubles en France est le même que celui de voir les Talibans faire des attentats sur les Grands boulevards : à peu près égal à zéro. Et si question religieuse il y a à régler, ce n'est pas au « Sahelistan », c'est à domicile.

Le Cadet

[1] Marc-Antoine Pérouse de Montclos, *Une guerre perdue. La France au Sahel*. J.C. Lattès, 2020.

[2] Bernard Rougier (dir.), *Les territoires conquis de l'Islamisme*, PUF, 2020.

Hugo Micheron, *Le jihadisme français : Quartiers, Syrie, prisons*, Gallimard, 2020.

Le Grand bond en arrière (Le Cadet n° 68)

12 février 2020

C'était à une réunion privée où Nassim Nicholas Taleb présentait son opuscule *Le cygne noir ou la puissance de l'imprévisible*. Je l'aborde aux petits fours et lui demande ce qu'est un cygne blanc. Il me répond la bouche pleine que tout est dans son bouquin. Non, lui réponds-je, vous y expliquez ce qu'est censé être un cygne noir mais pas un cygne blanc ? Il m'a fusillé du regard et tourné le dos.

Le cygne noir est, on le sait, une symbolisation du principe de réfutation, reprise par Karl Popper pour son concept de falsifiabilité : tous les cygnes sont blancs, jusqu'à ce qu'on découvre un cygne noir. On en a trouvé en Chine, ce que ne sont ni le SRAS ni le coronavirus, palmipèdes d'une blancheur immaculée. Car pour qui connaît l'Empire du milieu et son hygiène déplorable, rien n'était plus prévisible, rien n'est plus attendu que ces accidents pandémiques répétés tous les dix ans. Ne sommes-nous pas tous entourés d'animaux porteurs de coronavirus – on ne peut pas dire par exemple que les pigeons parisiens soient sains, du moins ceux que les millions de rats n'ont pas bouffés : or il n'est qu'un pays où la frontière de l'espèce soit franchie à intervalles si rapprochés.

Pourtant on nous a demandé, depuis 1989 et le massacre de Tien An Men, de voir dans le Village Potemkine chinois la puissance du nouveau millénaire. Mais pour prétendre à ce statut encore faut-il avoir un système de santé décent et des élections libres et démocratiques. Pour l'avoir oublié, nous avons intégré dans le concert des nations une dictature capitalo-marxiste

qui ne cesse de nous tirer vers le bas. « *Ne nous associons qu'avec nos égaux, prévenait La Fontaine, ou bien il nous faudra craindre le destin d'un de ces pots* ». Lorsque je visionne un DVD, j'ai une pensée pour l'ouvrière chinoise de seize ans à qui on a confisqué ses papiers et qui reste enchaînée à son poste dix heures par jour, six jours sur sept, à assembler dans son usine-goulag le lecteur acheté 25 euros. Et puis j'oublie parce que le film commence. *Quelle farce !* [1] » Et il ne faut pas faire de paralogisme : non, le coronavirus ne va pas déclencher de crise mondiale. En revanche la Chine, en imposant son moins-disant au reste du monde, l'a fragilisé face aux accidents et a sapé nos capacités de résilience.

Comme la pendule arrêtée de Lewis Carroll qui marque l'heure exacte deux fois par jour, un empire immobile aura été en phase avec le logiciel néolibéral qui a voulu y voir une grande puissance. Ce temps est clos. Si ce coronavirus n'est pas son Tchernobyl, ce sera le prochain, ses campagnes et ses villes sont remplies de cygnes blancs. Il va découvrir qu'il est très dispensable au monde, et que le capitalisme est amoral. Quand le monde s'éveillera, la Chine tremblera.

[1] Le Cadet, « Le monde d'avant-demain », *Revue Défense Nationale*, mars 2014.

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ! (Le Cadet n° 69)

8 mars 2020

Comment ne pas devenir misanthrope devant l'impérite qui préside à la crise du coronavirus ? On n'ose même plus de parler de poulets sans tête, par respect pour les gallinacés.

Car après n'avoir contrôlé pour ainsi dire personne à Roissy et dépêché un A-340 du 3/60 Estérel en pleine zone épidémique, après que la Poste ait suspendu les envois vers la Chine mais pas l'inverse et que des milliers de conteneurs continuent à être déchargés dans nos ports, après avoir envoyé 17 tonnes de matériel médical de protection en Chine alors que la pénurie était déjà annoncée en France, voilà qu'on confine tout le monde, qu'on annule salons, expos et concerts, qu'on ferme écoles, églises et musées. Mais surtout ne paniquez pas ! Mais ce n'est pas la nation qui panique, même s'il y aurait motif devant ces homoncules qui ont tout faux mais se croient quitte en cochant des cases sur un plan de route. Ainsi pour l'Irak, la Maison Blanche avait mis en ligne le 12 juillet 2007 un document *Initial benchmark assessment report*, qui listait 18 *implémentations* – pour causer français – à satisfaire pour ne pas perdre la guerre. Il aurait été tellement plus simple de ne pas entrer dans Bagdad.

Durant la Seconde guerre, les Britanniques avaient choisi de ne mettre en marche les sirènes qu'une demi-heure avant l'arrivée d'escadrilles allemandes dont ils connaissaient pourtant l'objectif deux heures à l'avance, par recoupement des faisceaux porteurs qui guidaient les avions à partir de leurs bases. La raison en était que les dégâts occasionnés étaient minimes, au prix de quelques blessés, au regard de la perte de production qu'une interruption trop précoce induisait dans les usines visées. Mesure d'autorité, parfaitement comprise par la nation qui ne paniquait pas plus que son premier ministre.

Ainsi il est évident qu'il ne fallait pas aller chercher nos compatriotes à Wuhan pour ramener le virus à la maison. Mais c'est comme la montée en Belgique au matin du 10 mai 1940, on y va alors qu'on sait que c'est une monumentale bêtise, mais on y va tout de même.

Albert Mathiez écrivait dans les années vingt : « *Quid leges sine moribus ? Les Républicains d'autrefois apprenaient la politique à l'école de Montesquieu, de Rousseau et des anciens. Peu à peu s'est miné chez les hommes publics le sens et le besoin des responsabilités, s'est détendu chez eux ce ressort moral, cette rigidité de principe, cet appétit de clarté qui ont fait la grandeur des ministres de l'ancienne monarchie comme leurs émules du Comité de salut public.* »

Nous serions du temps de Molière, en l'An II ou sous la III^e République, quelques ministres et généraux auraient déjà perdu la tête, et pas qu'au sens figuré. Sauf que pas plus que des mesures d'autorité ne font un Colbert, un Robespierre ou un Clemenceau, pas davantage un article 16 n'a fait de Gaulle ; c'est l'inverse. Sinon, ce sont les ordonnances de juillet 1830 de Charles X, prises contre une Chambre et une opinion rebelles. Mais toujours dans la panique.

Le Cadet n° 69

A la mémoire de Monsieur André Maginot (Le Cadet, n° 70)

4 avril 2020

- Une supposition que les Allemands reculent : on est là !
- Pour les empêcher de reculer.
- Non, pour... la tenaille.
- Si je comprends bien, vous êtes trente kilomètres derrière les Allemands en attendant qu'ils reviennent ?
- On ne va pas attendre des années.
- Je m'en doute. Surtout qu'ils peuvent reculer par un autre chemin. Déjà qu'ils ne sont pas passés par là pour descendre, on ne voit pas pourquoi ils passeraient par là pour remonter.

Monsieur le ministre Maginot, vous n'êtes pas sans savoir que la France, qui allait commémorer le 80^{ème} anniversaire de la défaite de 1940, a décidé de procéder à une reconstitution grandeur nature de ce triste évènement. Entre fuite sur les routes vers Bordeaux et don de sa personne à la France pour atténuer son malheur, confinement de l'Alsace-Moselle et interdiction des plages, *Ausweis* d'autorisation de sortie et pillage des magasins d'alimentation, c'est Rethondes sans même passer par le wagon. Si nous ne manquions pas de chars en 1940, nous ne manquerons pas de caddies en 2020. Pour le reste c'est la grande désolation : même absence de masques que de canons de DCA, même dispute autour du traitement à la chloroquine qu'autour de l'utilisation des blindés, et même contentieux autour des brevets de test que pour les moteurs d'avions.

Comme nous sommes des gens sérieux, nous avons commencé tôt les festivités. Trois mois durant le discours a été le même : nous avons la meilleure armée, de toute manière les Messerschmitt ne virent pas à gauche et leurs chars ont cassé en Pologne. Aucun risque qu'ils passent par les Ardennes et quand bien même, on les pincera à la sortie. Ils sont passés. Nos gouvernants de rencontre, comme disait certain général de brigade à titre temporaire, ont cédé à la même panique. Et nous découvrons, en fait de ministres, des stagiaires qui font comme on leur a appris à l'école... quand ils font quelque chose. D'aucuns ont même préconisé ce qu'on recommandait lorsque les attaques au gaz avaient surpris en 1915, forçant les Poilus à bricoler des masques : plus vite on entre dans la nappe, plus vite on en sort. Nous voilà casematés, attendant que le virus ait la courtoisie de ne pas trop se répandre, suspendus aux bulletins d'information et pointant la progression du Covid-19 comme l'avance des panzers sur nos départementales.

Vous voyez, Monsieur le ministre, nous mettons un point d'honneur à ce que la reconstitution soit la plus fidèle possible. Ce qui ne nous empêche pas, vautés devant la TV, de moquer, avec la 7^{ème} Compagnie toujours en grande vadrouille, l'insouciance de nos anciens et l'imprévoyance de leurs gouvernements.

Le Cadet

Déconfinés vous-mêmes ! (Le Cadet n° 71)

7 mai 2020

On entre en confinement quand on veut, n'a pas écrit Machiavel, on en sort quand on peut. C'est comme la guerre : si on s'y engouffre sans fixer les conditions de sortie, à défaut d'en anticiper les modalités, on s'y piège dix, vingt ans ou plus. Voir Barkhane. C'est très exactement ce qui a été fait en confinant toute la France à la mi-mars, sans préavis ni préparation. A cette date, le système d'alerte n'avait ni fonctionné – et c'est l'exonérer que de mettre cette défaillance uniquement sur le dos du despotisme chinois – ni davantage permis de gérer la crise au jour le jour. Nous avons, incrédules, assisté à la paralysie non seulement des organes de prise de décision mais du système informationnel lui-même.

La peste de 1720 aurait pourtant dû suggérer un modèle. On avait alors isolé une partie du territoire et il reste en Provence les vestiges du muret construit par les corvées royale et papale et surveillé par la troupe. C'est cela qu'on nomme quarantaine. Quant au confinement qui doit être individualisé, on avait identifié trois catégories et trois lieux d'isolement gradués : pour les malades, pour les convalescents et pour ceux en contact avec les précédents. Et on délivrait un passeport de santé. Mais c'est à l'entrée qu'il fallait faire tout ça, pas comme protocole de sortie. A quoi bon imposer des masques en période de ressac ? Pour prévenir une très hypothétique seconde vague ? A quoi sert de tester – et jusqu'à quand – une population pour prouver qu'elle est redevenue saine, alors que ce sont les personnes atteintes qu'il fallait identifier au tout début ? La France de 2020 fait tout à l'envers de celle de Louis XV, qui anticipait de trois siècles la manière dont la Corée du sud, Taïwan et même la Chine ont géré leur crise.

On aurait aussi pu, pour une fois, écouter les économistes : une riche nation millénaire de presque 70 millions d'habitants, puissante et industrielle, peut se permettre d'encaisser 50.000 décès. Dis comme cela c'est violent, mais c'est un arbitrage dont le pouvoir politique prend la

responsabilité devant les citoyens et s'en explique. Par renoncement, il a préféré arrêter l'économie et plonger le pays dans la récession : déficit d'autorité et surtout de légitimité.

Mais pour en sortir, il doit toujours arbitrer entre production industrielle et santé publique : pourquoi ne pas l'avoir fait d'emblée ? Pourquoi y ajouter des atteintes aux libertés, comme des restrictions de circulation, de stupides interdictions de plages, des brigades de contrôle, des unités cynophiles, et pour ceux qui auront été infectés, leur carte Vitale transformée en passeport jaune de Jean Valjean. C'est tout faire à contretemps. Les présidents des collectivités, les maires, les proviseurs et même les patrons d'entreprises publiques de transport préviennent les ministres de troubles en cas de passage en force. Ils auraient plus vite fait de s'inspirer de Charpin au début du *Schpountz* : *vous n'êtes pas bon à rien, vous êtes mauvais à tout ; on ne sait pas si vous nous saisissez, mais nous, on se comprend.*

Le Cadet

L'empire de la déraison (Le Cadet n° 72)

4 juin 2020

J'ai passé quatre semaines à Hong Kong en août 1989. Sur les devantures des magasins s'affichaient les photos prises au petit matin deux mois plus tôt dans les avenues embrumées de Pékin. Tout un Occident complaisant s'est satisfait de l'image iconique d'une colonne de chars bloquée par un manifestant et n'a pas cherché plus loin. Mais ces photos étaient celles d'une boucherie, entre hachis parmentier d'où émerge un torse ou une jambe et crêpes de chairs, vêtements et vélo encasté. *La peau* de Malaparte. Et sur les vidéos tournées clandestinement cette nuit-là à l'infirmerie de l'université de Beida, j'ai réalisé qu'un muscle entaillé ou tranché par une baïonnette n'est pas rosâtre mais jaune sale.

Cette Chine des 1.000 morts et plus de la répression de Tien An Men, beaucoup lui trouvent des excuses. La propagande de l'empire immobile a imprégné ces intellectuels et politiques toujours prompts, comme dans les années trente, à s'esbaudir devant une dictature pourvu qu'elle soit exotique. Sa prétention bouffie – qui sue de l'entretien donné récemment au magazine *Bauhinia* par le général Qiao Liang, co-auteur de *La guerre hors-limite*, indigeste compilation de poncifs – serait excusée par les humiliations des deux Guerres de l'opium et de la Guerre des Boxers, et même par la déroutée de 1979 face au Vietnam.

Les injonctions à la France ou à l'Australie, les incursions militaires en Inde, les menaces d'invasion de Taïwan et le veto mis à son adhésion à l'OMS, la mise au pas de Hong Kong en violation de l'accord signé en 1984, ses manifestants traités de sécessionnistes, de terroristes ou à la solde de l'étranger par Hu Xijin, rédacteur en chef du *Global Times* (*Huánqiú Shíbào*), tout ceci ne serait que la marque du retour de l'empire au milieu d'un monde qu'il aurait dominé jusqu'au XVIII^e siècle. Sauf que les Chinois réécrivent l'Histoire et s'assignent dans un passé identitaire totalement fantasmé : c'est Marco Polo à la sauce Xi Jinping.

Voici donc venus le temps de la revanche et l'ère des Loups Guerriers. Le nom de *Wolf Warrior* est devenu une franchise testostéronée, copie des *blockbusters* hollywoodiens. Cet *hybris* impressionnerait si la Chine n'avait pas ses porte-avions à quai, si ses sous-marins n'étaient pas pistés par les stations de Guam, si ses avions furtifs n'étaient pas repérés par les radars indiens sur l'Himalaya dès qu'ils décollent ; si elle ne dépendait pas, pour faire tourner ses usines, de

matières premières et fossiles importées (et pour Huawei, des fondateurs taiwanais et sud-Coréens) ; enfin si elle était alimentaires auto-suffisante.

On relira donc cette note de Churchill du 23 août 1944 : « *Considérer la Chine comme une des grandes puissances du globe est une véritable farce. J'ai déclaré au président (Roosevelt) que je me montrerai poli, dans des limites raisonnables, à l'égard de cette idée fixe des Américains, mais je ne peux accepter que nous prenions une attitude positive sur cette question.* » Sacré Winston !

Le Cadet (n° 72)

Supercalifragilisticexpialidocious (Le Cadet n° 73)

4 juillet 2020

Au commencement était le verbe ? Non, répondait le Faust de Goethe, au commencement était l'action ! Carnot, Bonaparte ou de Gaulle avaient un verbe performatif parce qu'ils agissaient. Mais le verbe d'aujourd'hui s'écoute parler, ne produit que du verbe et tourne en rond. Ainsi le cahier de route de la nouvelle *task force* fictionnelle du MinArm : « *Mission : imaginer et créer des scénarios futuristes et disruptifs au profit de l'innovation de défense. Orienter les efforts d'innovation du ministère en imaginant des capacités militaires disruptives.* » Faut-il disrupter pour innover, ou innover pour disrupter ? Allez savoir !

Des mots, encore des mots, toujours des mots, les mêmes mots. Prenons le Centre d'Analyse de Prévision et de Stratégie du Quai d'Orsay : dans sa note « Covid-19 – Premières réflexions en vue du *jour d'après* », il nous apprend que « *nous devons nous assurer que nous restons en mesure de peser* » car « *le monde d'après les crises majeures se prépare pendant la crise, et non à l'issue* ». Merci pour le moment. Mais c'est lorsqu'on lit « *arsenalisation des interdépendances asymétriques* » qu'on mesure toute l'utilité d'avoir fait Sciences Po. Du côté de l'IHEDN c'est à peine mieux puisqu'on peut lire, en conclusion d'une tribune, cette envolée lyrique qui devrait normalement être le propos liminaire d'un texte de propositions : « *à l'heure du sharp power ou des conflits hybrides, les croisements dangereux entre menaces humainement déclenchées et catastrophes naturelles, entre menaces civiles et militaires, imposent un aggiornamento profond de la réflexion.* » Il serait en effet temps de réfléchir, sauf erreur ces gens sont payés pour ça. Et ne rigolez pas, disait Coluche, c'est avec nos impôts.

Et dans le monde merveilleux des Mary Poppins des écoles de management, que nous prépare-t-on de disruptant pour la rentrée ? INSEAD : « *Innovation in the Age of Disruption : a disruptive innovation that ultimately disrupts by offering new attractive alternatives* ». Toujours ce prédicat incertain, à moins qu'il ne s'agisse d'une grammaire innovante. Cambridge : « *Argue the business case for sustainability by a rich understanding of the impact of current global economic pressures* ». Oxford : « *Leadership strategies for driving organisational change and preparing for the future and dealing with complexity* ». Berkeley : « *A strategy to lead business through a sea of massive disruption. Leaders strive to be more proactive in implementing new ideas* ». On n'est pas plus avancé.

Et ça tourne comme ça avec huit à dix mots, les mêmes réagencés à l'infini. Imaginez la tête de Napoléon ou Clemenceau lisant ces monceaux d'inepties. Or c'est avec cette boîte à outils que nos politiques et nos patrons prétendent nous sortir de la crise mondiale qu'ils ont provoquée. Ça fait peur. Vite, disruptons et reconfinions-nous !

Bonnes vacances innovantes tout de même.

Le Cadet

M. Hulot s'en va-t-en guerre (Le Cadet n° 74)

4 septembre 2020

Comme il faisait trop chaud pour aller à la plage même à celle de Saint-Marc-sur-Mer chère à Jacques Tati, qu'il ne pleuvait pas assez pour aller à la crêperie et que le Monopoly n'est amusant que lorsqu'on triche, la France a joué cet été au Risk. Mais plutôt que d'envahir le Palatinat avec Monsieur de Turenne, elle a rétabli le mandat SDN sur le Liban et déclaré la guerre au Divan. Elle va donc refaire Lépante, où nous étions d'ailleurs absents.

On ne sait pas trop avec quoi cette bataille navale va se jouer, la Royale étant en extrême tension, ni avec qui au côté des Hellènes. En revanche on sait contre qui, puisque tandis que les marines grecque, française et italienne faisaient des manœuvres conjointes fin août, les galères de la Sublime Porte procédaient de même avec l'US Navy. Dès lors la question elle est vite répondue : en cas d'affrontement avec les Turcs, les Américains ont déjà choisi leur camp – comme à Suez en 1956.

Bien sûr pour l'instant Monsieur Trump joue les lointains, mais ça ne saurait durer. En 1956, les pilotes franco-britanniques de *Mousquetaire* avaient trouvé, en arrivant au-dessus de Port-Saïd, des unités de la VIth Fleet amarrées à couple avec les frégates égyptiennes. La prochaine guerre navale sera épique comme un western : le Bon c'est nous, la Brute c'est Erdogan, mais le Truand c'est Trump.

Il nous reste la guerre des gros mots et des petites menaces, mais sur ce terrain le Sultan ne craint personne, autant tenter de couvrir une trompe de chasse avec un galoubet. Et du côté de Washington on est d'autant plus serein qu'un nouveau départ de la France du commandement intégré n'aura pas de conséquence, on reviendra simplement aux accords précédents qui satisfaisaient tout le monde. Pour le reste, OTAN ou pas, notre armée est vassalisée pour longtemps par le jeu des standards et des normes, de l'interopérabilité et des accords bilatéraux noués avec le Pentagone. Et notre front avancé au Sahel, là où nos croisés défendent l'Occident et la morale face aux déferlantes djihadistes, tel Kitchener à Ondurman (avec le succès en moins), ne compte-t-il pas ? Encore faudrait-il que les Américains s'intéressent à l'Afrique et sachent où elle se trouve, même si Mark Twain disait que la guerre a été inventée pour apprendre la géographie à ses compatriotes. Qu'avons-nous alors à négocier dans cette partie de Risk ? Rien. Voilà ce que c'est que de nous être contenté il y a dix ans du strapontin de l'*Allied Command Transformation* comme du clairon de Gunga Din. À l'image des années trente, nos objurgations littéraires font puissamment rire.

De toute manière, comme dit, chez Sergio Leone, le Truand à un intrus trop bavard, « *When you have to shoot, shoot, don't talk !* ». Ou, pour citer Turenne à un de ses officiers, du temps qu'on jouait à la guerre pour de vrai : j'ai un conseil à vous donner, toutes les fois que vous voudrez parler, taisez-vous !

Le Cadet

Bienvenue au Globalistan (Le Cadet n° 75)

22 octobre 2020

L'islam tue en France. Chaque mot compte. Une nation laïque n'a pas à s'ériger en arbitre des élégances et trancher de la nature de telle ou telle obédience, ou que telle ou tel salit sa religion et contredit un texte dit sacré. On a massacré une salle de spectacle, une promenade estivale et une rédaction de presse (ce n'était jamais arrivé même sous l'Occupation), on a égorgé et on vient de décapiter au nom de ce Coran dont se réclament les nouveaux nazis. Dont acte.

Qu'importe ce qu'on pourra penser à l'ONU, qu'importe la bouillie *globaliste* où tout vaut tout et rien n'est plus nulle part, ce gloubi-boulga dans lequel l'islam manœuvre à son aise, qu'importe même sa supposée nature réelle : c'est par rapport à la France qu'il faut jauger et juger. Le dessin qui a provoqué le meurtre était une parodie de la fameuse séquence du *Mépris* de Godard. Qu'un Tchétchène ne le sache pas, passe encore : mais ceux qui, dans la France des (frères) Lumière, l'ont armé n'ont pas l'excuse de leur inculture. Ce sont ces parents d'élèves, ces imams, ces comités anti-islamophobie, ces associations pseudo-culturelles ou de charité, ces agences qui organisent le hadj et ces fonds étrangers qui paient les amendes des gamines voilées et financent de prétendus loups-solitaires. Tous savent ce qu'ils veulent voir disparaître, et pas seulement un enseignant. La France semble découvrir que tout se tient, que chacun tient son rôle dans cette grande partition.

Il y a également ceux qui ergotent et mettent en regard les crimes de l'Occident ; les adorateurs de burkini qui trouvent des excuses sociologiques ou raciales ; la Mairie de Paris qui, après avoir honoré un militaire victime de son héroïsme, a salué un décapité victime de son enseignement ; l'évêque de Rome qui trouva normal, au lendemain de *Charlie*, qu'on se prenne « *un coup de poing quand on insulte la foi des autres* » ; les médias vichystes qui euphémisent depuis vingt ans sur le terrorisme pour ne pas avoir à nommer l'ennemi, jusqu'à *Libération* qui ne trouve pas ça plus choquant que la guillotine de l'An II ; tous ceux enfin qui communient dans la même détestation de la patrie de Voltaire.

On s'égare en parlant d'islamisme ou d'islam politique. L'islam en France n'est pas un instrument de conquête du pouvoir mais de destruction d'une très vieille nation d'assimilation, étrangère à ce *Globalistan* où s'ébattent dictateurs chinois, *brokers* new-yorkais et tortionnaires saoudiens. L'islam ne participe pas et ne veut pas participer au débat national, sauf à psalmodier sans fin des versets indisputables et des *hadits* controuvés. Que chaut de toute manière, à la République, que le Coran soit ou non soluble dans la loi votée, puisqu'elle seule compte ? La France affronte un danger religieux qui doit être traité comme l'ont fait par le passé nos rois, un premier consul et plusieurs présidents du conseil de la III^{ème} République. Le Concordat et la loi de 1802 sont toujours de droit positif, et la loi de 1905 n'est toujours pas étendue à l'islam.

Le Cadet

Génération Sim City (Le Cadet n° 76)

16 novembre 2020

« *La prévision est un rêve duquel l'événement nous tire* », disait Paul Valéry. On aurait pu penser que les gouvernants du *monde d'après* changeraient de logiciel. C'est au contraire le grand retour en arrière, entre technocrates qui confondent la France et l'URSS de Brejnev et reconstituent un Commissariat au Gosplan, et conseillers qui décident arbitrairement qui aura des aides et qui disparaîtra. Ce n'est pas qu'un tropisme autoritaire, c'est une génération qui croit qu'une nation ressemble à ses jeux vidéo dans un monde régi par l'intelligence artificielle d'une puce de silicium, et se gouverne comme dans *SimCity* ou *Civilization*.

« *Tout ce que nous avons appris, tout ce que nous avons projeté, modélisé, nous a permis de nous organiser* » : non, ce n'est pas Gamelin qui a dit cela lors de la traditionnelle interview du 14 juillet dernier. Deux ans avant la Covid (n° 55), je citais déjà Valéry qu'il faut ici de nouveau solliciter : « *Les effets des effets, qui étaient autrefois insensibles ou négligeables à l'aire d'action d'un pouvoir humain, se font sentir instantanément, reviennent aussitôt vers leurs causes, ne s'amortissent que dans l'imprévu. L'attente du calculateur est toujours trompée. Aucun raisonnement économique n'est possible. Les plus experts se trompent. Les prévisions que l'on pouvait faire, les calculs traditionnels sont devenus plus vains que jamais ils ne l'ont été. Plus nous irons, moins les effets seront simples, moins ils seront prévisibles, moins les opérations politiques et même les interventions de la force, en un mot, l'action évidente et directe, seront ce que l'on aura compté qu'ils seraient. Ce n'est point qu'il n'y aura plus d'événements et de moments monumentaux dans la durée ; il y en aura d'immenses ! Mais il ne suffira plus de réunir le désir et la puissance pour s'engager dans une entreprise. Rien n'a été plus ruiné que la prétention de prévoir.* »

Que n'apprend-t-on ce texte par cœur à Sciences Po et à l'ENA ? Sauvons les huîtres ! m'exclamai-je il y a un an ([n° 63](#)) en rappelant la saillie de Napoléon à Marmont au soir de la bataille de Znaïm. Mais qui sauver parmi ceux qui ont confiné la France au printemps, en pure perte, pour la reconfiner à l'automne tout aussi inutilement ? Qui ont échoué sur les lits d'hôpitaux ? Qui ont échoué sur les tests ? Qui ont échoué sur la traçabilité des malades ? Conjurant les morts et la récession, ils s'étonnent d'avoir les deux ; la Suède, qui a fait un arbitrage (n° 69, 70 et 71), n'a pas davantage de morts et surtout pas de récession. Inutile d'en accuser des Gaulois sacrifiés à l'autel d'un modèle déterministe désormais incapable de comprendre le monde, comme l'avait anticipé Valéry dès 1930.

Mais que peut faire d'autre une génération *SimCity* cramponnée à ses certitudes managériales, telles des huîtres à un poteau du bassin d'Arcachon ? Et encore les huîtres, parfois, donnent des perles. Rendez-nous au moins Marmont !

Le Cadet, n° 76

Le Cyber des Tartares (Le Cadet n° 77)

26 décembre 2020

Ça y est, elle a eu lieu, la grande attaque, celle que les Drogo du marché du cyber modélisaient depuis si longtemps, ce jour où l'ennemi viendrait qui les ferait héros. Mais comme pour la nouvelle souche du Covid, rien n'est prêt.

La faute en est aux agresseurs, ces vilains dont on ne saura jamais, en vertu du principe d'inattribution, s'il s'agit d'un homme seul ou d'une tribu de Tartares – pour citer un fameux monologue melvillien –, et qui se sont engouffrés dans les failles. L'ennemi, écrivait déjà Marc Bloch, est un « malappris qui ne fait jamais ce qu'on attendait de lui ». Le hacker devrait traverser dans les passages cloutés et attendre qu'on l'y pince : sinon il triche et c'est pas du jeu, comme on se lamente dans ces cours de récréation que sont les cyber-commandements. Répétons-nous : on n'a toujours pas compris le Théorème Maginot qui dit que des brèches de vulnérabilité sont non seulement créées à proportion des tentatives de verrouiller un front, mais que même lorsqu'on a prévu l'hypothèse des Ardennes, on échoue à la prévenir. La prochaine étape de cette bétonisation du numérique est la 5G et ses portes d'entrées démultipliées. Si les civilisations sont mortelles, il en est des carrément suicidaires.

Pourquoi s'épuiser à tenter d'investir ces espaces fluides qui ne pourront jamais l'être totalement, où nous serons toujours contournés ? L'adversaire y est ? Il est surtout présent au Sahel, en sandales et 125 cm³. Et les Russes n'en sont pas loin, qui nous ont déjà chassé d'Afrique centrale. Sans doute, mais il faut être sur le réseau pour défendre les serveurs – où 95 % des données n'ont rien à y faire – et agir comme *influenceurs*. Alors, tandis que le taux de disponibilité de certaines de nos armes sombre dans l'infinitésimal, on budgétise dans des régiments de Zouaves chers à Raymond Devos pour faire joujou devant des écrans. Jusqu'au jour où l'Amérique, via *Facebook*, nous retire le tapis de sous les pieds et supprime nos comptes. Une récente couverture de *Time* l'a montré : avec un tel allié, la France n'a pas besoin d'ennemi. Quel couillon, ce Louis XVI !

Ce qu'il nous faut également, dit un récent rapport, c'est un guerrier augmenté, comme dans les *comics* de Marvel. Puis on l'entourera d'une armure pour prévenir une prise de contrôle à distance de ses prothèses. Toujours le syndrome Maginot : créer des failles puis tenter de les colmater. C'est certainement plus urgent que de fournir des hélicoptères lourds à Barkhane (le Danemark retire les siens, les Britanniques récupèrent les leurs), de remplacer nos Transall en Afrique ou d'éviter d'avoir recours à un chausse-pied chaque fois qu'il faut charger un Griffon dans un A-400M. Même si c'est plus délicat que de greffer la Légion d'Honneur sur la veste d'un dictateur du Nil, espérons au moins que ça permettra à nos soldats de voler, faute de quoi les prochaines OPEX se feront sur la plage de Cavalaire. Des fois que les Tartares parviennent jusque-là.

Le Cadet

L'Amérique pour les nuls (Le cadet n° 78)

25 janvier 2021

Au début plus de masques. Ensuite pas de tests. Et maintenant peu de vaccins. Et toujours aucun modèle statistique pour nous éclairer : la Covid se répand-t-elle plus ou moins vite avec ou sans confinement, avec le couvre-feu à 18 au lieu de 20 heures, davantage dans les rames de métro que sur les terrasses de café ? Pourtant, le contribuable paie des cabinets américains pour gérer tout ça, et ça ne sert à rien. Si, à ce qu'il n'y ait plus de masques, pas de tests et peu de vaccins.

L'Amérique, c'est le pays où vous passez sept fois plus de temps dans votre voiture qu'en Europe : où vous pouvez attendre deux heures pour une attraction dans un parc ; où les files d'attente aux guichets des banques et des postes n'énervent que les touristes et qui, d'un mot français, a fait un sport national : le *queuing*. L'Amérique c'est le pays des *bullshit jobs*, des cellules d'évaluation, des *conference calls*, des *reports*, des *process* et des *benchmarking*, des *blue prints* et des *papers*. L'Amérique, c'est le pays du verbiage et du papier, celui qui en 1969, au retour d'Armstrong, Aldrin et Collins, leur fit remplir une déclaration en douane pour les roches et poussières lunaires qu'ils rapportaient.

L'Amérique reste, en termes de productivité (rapport *input-output* : temps, main d'œuvre, énergie, matières premières et fossiles pour fabriquer un objet ou réaliser une action), en bas du tableau de l'OCDE, au choix lanterne rouge des pays industrialisés ou leader des pays en voie de développement. C'est celui qui, pour compenser sa sous-productivité chronique, n'a d'autre choix que de creuser une dette qui ne sera jamais remboursée et de fabriquer du dollar. Quand on s'en remet à prix d'or à ses consultants pour gérer une pandémie, plutôt qu'aux compétences nationales éprouvées, on sait à quoi s'attendre : un mode d'emploi de 45 pages par pique, de la gesticulation et de l'argent public gaspillé.

« Le Rapport est ce que sont les limbes dans le Christianisme, écrivait Balzac. Depuis l'envahissement des affaires par le Rapport, il ne s'est pas rencontré de ministre qui eût pris sur lui d'avoir une opinion, de décider la moindre chose, sans que cette opinion, cette chose eût été vannée, criblée, épluchée par les gâte-papiers, les porte-grattoir et les sublimes intelligences de bureaux. » C'est ce virus managérial d'importation, stade ultime de la bureaucratie, qui nous détruit. Il a contaminé l'Éducation puis la Médecine et récemment la Justice. L'Armée croit y avoir échappé : elle y passera comme les autres corps d'État. Le retour dans l'OTAN a-t-il un autre objectif ? Relisez l'article de 2019 du colonel Legrier publié dans la *Revue Défense Nationale* : nous perdons et perdrons dorénavant nos guerres parce que nous copions des Américains qui ne savent pas les faire. Le MinArm prévoit une nouvelle mouture de la *Revue Stratégique de défense et de sécurité nationale* ? On eut préféré une victoire au Sahel.

Le Cadet

Les jeux de la guerre et du hasard (Le Cadet n° 79)

25 avril 2021

Qui aurait cru qu'un jour des entraîneurs de clubs de football donneraient, en quelques mots, une leçon de stratégie aux hurluberlus qui nous gouvernent ? Le « complot » d'une *Super League*, qui n'aura duré que quarante-huit heures, aura permis d'entendre des choses pour le moins pertinentes. Car par-delà la question du financement états-unien ou saoudien du projet et du règne de l'argent-roi, c'est un mode de pensée typiquement managérial qui s'est trouvé en échec.

« *La Ligue des champions est intéressante à partir des quarts de finale. Avant, on doit jouer contre des équipes modestes qui ne sont pas attractives* », avait justifié le président du Real Madrid, un des complotistes. Non, les matchs sont aussi intéressants avant les quarts de finale, quand le club de semi-amateurs met une raclée au premier de la classe, ce qui est arrivé ces

derniers temps à Arsenal ou Milan. C'est ça le sport, a souligné l'entraîneur de Manchester, tandis que celui de Leeds rappelait que la magie du foot, c'est que les faibles peuvent battre les puissants ; c'est Trincamp qui décroche la Coupe au Stade de France. Mais c'est aussi ça, la guerre, quand en 1805 le général Dupont bloque la tentative de sortie des Autrichiens à Ulm, à un contre sept. « A-t-il de la chance ? » demandait l'Empereur lorsqu'on lui soumettait le nom d'un possible divisionnaire.

Mais les managers qui nous gouvernent, nous entraînent et nous font faire leurs guerres, sont non seulement dans le monde endogame de l'entre-soi mais dans un monde figé, celui d'un sur-déterminisme où les forts restent toujours les plus forts et gagnent tous leurs matchs et toutes leurs guerres ; un monde où Lamarck aurait raison contre Darwin ; un monde où l'Amérique a gagné au ViêtNam et en Afghanistan, où la Meuse reste infranchissable au débouché des Ardennes, où une poignée de Français Libres ne peut tenir tête dix jours durant à tout l'Afrika Korps. A les écouter, nous devrions croiser au coin de la rue ces dinosaures qui dominèrent jadis le monde et qui n'avaient aucune raison de loucher le quart de finale pour laisser la place aux marsupiaux dont nous sommes les descendants.

Et ce sont eux qui dissertent d'un monde incertain, qui pérorent sur une Histoire qu'ils ont décrétée finie il y a trente ans mais qu'ils disent désormais improbable parce qu'elle ne parle plus d'eux. On croit qu'ils en ont compris le basculement, ils nous démontrent chaque jour le contraire. S'ils restreignent nos libertés c'est parce qu'eux-mêmes sont les pantins décérébrés d'un logiciel périmé, celui d'un monde totalisé – pour ne pas dire autre chose. Leur monde *d'après* est un monde dont les finalistes sont connus à l'avance, États-Unis et Chine, un monde qu'ils croient déterminé depuis que broutent les dinosaures. Mais ce monde n'existe pas, il n'a jamais existé. C'est ce que les entraîneurs de clubs de foot viennent de rappeler à leur manière. Ça ne suffira pas. Vivement le retour de la comète !

Le Cadet

Au terminus des prétentieux (Le Cadet n° 80)

15 mai 2021

S'il existe des signaux forts, en voici en cascade ! Après la réapparition des sextants et la disparition des écrans tactiles dans l'US Navy, voilà que l'Air Force se fâche pour de bon, contre le F-35 on s'en doute, mais pas seulement : c'est la course mortifère à la sur-technologie et aux concepts vides imposés par les industriels qui est – encore – dénoncée. A quoi sert de fantasmer une guerre pour après-demain si on la perd aujourd'hui, si Barkhane n'a pas d'hélicoptères lourds et que le COS se fournit à l'étranger, si la Royale n'a que huit FREMM pour couvrir toutes les mers du globe, si le Jaguar remplaçant nos AMX-10RC n'a qu'un 40 mm et qu'on lorgne déjà vers les tourelles Cockerill pour retrouver du 105, si on abandonne le Transall C-160 plutôt que de le passer en quadri et le moderniser comme les Américains font de leur Hercules C-130 de 60 ans, pour un A-400M juste bon à faire des cabrioles au Bourget et des évacuations Covid ?

Le F-35 vole comme un pingouin, son surnom dans l'USAF, c'est une évidence, et comme ces consommables de photocopieuses qui font flamber les budgets – pour reprendre une image du

site *opex360.com*, – ses versions, ses prothèses, ses déclinaisons multiples constituent d'ores et déjà un gouffre financier. Mais l'obsession faustienne de la furtivité a saisi l'OTAN. « *Nous nous prosternons devant l'autel de la haute technologie et sommes sur le point de vendre notre âme*, relève Dan Pedersen, l'inventeur du *Top Gun*. *La furtivité est comme un zombie, un zombie très onéreux* ». Fort heureusement l'USAF, dans ses dernières prospectives et son projet de chasseur génération 4.5, n'en parle plus. Ce qu'elle veut désormais est un vrai avion avec de vraies armes et de vrais pilotes. Comme le F-16, le F/A-18, ou notre Rafale tricolore.

Celui-là même que, au nom d'une collaboration rhénane bien aléatoire, nous sommes prêts à jeter aux orties pour un gros insecte SCAF prétendument furtif. Quant au projet mégalomane de PANG de 300 mètres et 75.000 tonnes, nécessité par le poids du gros insecte (furtivité, furtivité), il a toutes les chances de connaître le même sort qu'en son temps un certain *Royal Louis*, ce trois-ponts du temps de Louis XV qui, même allégé et rasé en flute, resta à quai. La Royale ne sait-elle plus faire les arbitrages qui donnèrent le 74 canons, pour préférer une copie de CVN américain à deux nouveaux *Charles-de-Gaulle* ? D'autant que l'achat de deux catapultes électromagnétiques *made in USA* au titre des *Foreign Military Sales*, de brins d'arrêt, d'appareil d'appointage et de trois avions-radar E-2D, nous coutera au bas mot 3 à 5 milliards d'euros, autant que le navire lui-même. C'est le principe des consommables et c'est le prix de notre dépendance nationale pour trois-quarts de siècle. Après ça on s'étonne que nos voisins allemands haussent les épaules quand on leur propose une armée européenne désaméricanisée. Ach ! ces Français prétentieux, toujours le mot pour rire !

Le Cadet

Les trous du Quai (Le Cadet n° 81)

7 juin 2021

Amin Maalouf, dans son ouvrage *Les Croisades vues par les Arabes*, explique que le glissement de civilisation tient pour beaucoup dans l'instauration par les Francs d'une légalité, certes féodale mais prémisses de la règle de droit. C'est ce que nous ne sommes plus capables de défendre. On sait les indignations sélectives de nos diplomates : enlever un opposant biélorusse n'est pas bien, mais lorsque le dictateur rwandais se vante avoir fait de même, ils se précipitent à Kigali comme leurs anciens à Munich. S'ils semblent très soucieux de la santé des embastillés de Poutine, ils le sont moins de celle de Julian Assange dont les conditions de détention violent les principes de la Convention européenne de 1950. Et tandis que des précieuses ridicules reprochent à des petits marquis de se mobiliser davantage pour les enfants palestiniens que pour les femmes afghanes brûlées à l'acide, on ne les entend pas du tout sur Hong Kong.

Dans cet arbitrage des élégances se dessine, sur la question d'Orient, la frontière de cette fantasmée guerre civile que nous annoncent d'inénarrables pseudo-philosophes de cour et de gare, qui importent le conflit tout en en accusant ceux qu'ils qualifient d'agents infiltrés du Hamas, y compris dans l'équipe de France. Que dire également des raisonnables qui, sous couvert de tenir le juste milieu entre les deux camps, tombent dans le piège du slogan Paix contre Territoires ? Les Palestiniens ont droit à l'Etat voté en 1947, dans le tracé accepté de 1948-1967, sans abandon de souveraineté. Leur demander de vivre dans un bantoustan désarmé, protestant tous les matins de leur amour inconditionnel pour le voisin nucléarisé, est une ânerie qui fait le jeu de ceux qui se pâment devant Tsahal et son Dôme de Fer, système anti-missiles

dont l'efficacité semble avérée puisque pas une résolution des Nations Unies n'a pu atteindre Israël en un demi-siècle.

Car personne ne peut accepter la prédation comme mode d'acquisition, comme le disait déjà Charles de Gaulle lors d'une fameuse conférence de presse dont on a oublié l'essentiel du fait d'un mot malheureux : « *Israël ayant attaqué, s'est emparé en six jours de combat des objectifs qu'il voulait atteindre. Maintenant il organise, sur les territoires qu'il a pris, l'occupation qui ne peut aller sans oppression, répression, expulsion, et s'y manifeste contre lui la résistance qu'à son tour il qualifie de terrorisme.* » Nos diplomates, qui ne réagissent qu'une fois les trêves signées et leur suzerain américain sorti du bois, tout en prenant bien soin d'éluder la question de l'occupation, ne comprennent pas que ce qui mobilise les opinions publiques n'est pas l'identification à tels ou tels – sauf pour ceux qui voient dans Israël un front avancé – mais la violation de la règle de droit. On en connaît également – souvent les mêmes – qui demandent la suppression du double degré de juridiction et la sortie de la France de la Convention de 1950. Il faut avouer que c'est bien ennuyeux, la légalité !

Le Cadet

Sur la pointe des pieds (Le Cadet n° 82)

17 juin 2021

Du temps de Giscard – comme on dit du temps de Foccart –, on racontait cette histoire d'un chef d'État africain houspillant un de nos ambassadeurs parce qu'un bataillon de Marsouins s'était installé dans l'État voisin, interrompant les excuses embarrassées de notre diplomate rassurant le président qu'il n'y avait pas d'intention maligne, d'un tonitruant : « *J'entends bien. Mais j'y ai droit, moi aussi !* ». Voilà que l'heure de vérité a sonné. Les Africains s'aveuglent : non, la France ne traite pas ses ex-colonies comme des sous-préfectures ; non, le retrait de Barkhane n'est pas une fausse sortie pour se faire supplier de revenir, coup de bluff pour revivifier la Françafrique ; c'est le signal que la France s'en va. Elle le savait depuis la faute de l'intervention en Libye, qui lui revient en boomerang.

Qu'apporte-t-elle de différent des autres, à part ses Légionnaires qu'on y croit toujours disponibles parce qu'ils sont prépositionnés et connaissent le continent ? Depuis le Rwanda et les délires sur sa prétendue responsabilité, le ressort s'est cassé. L'armée française est usée de décisions politiques inconséquentes qui ont découragé plusieurs CEMA, comme la France l'est des flatteries d'Africains qui la prennent pour une puissance surtout lorsqu'ils la traitent de faiseuse de rois et de pilleuse de minerais. Elle ne veut plus tenir ce rôle de gendarme auquel elle tient moins que ceux qui croient ne pas pouvoir se passer d'elle, soixante ans après les indépendances. Elle s'épuise au moment où elle doit redéfinir son format – pas celui OTAN-Scorpion qui ne fait qu'accélérer sa déqualification, mais celui qui lui permettra de retrouver l'art français de la guerre. Elle tire sur la corde d'un matériel chichement compté et inadapté au Sahel (bombardement de Bounti le 3 janvier 2021 [\[1\]](#)), et de militaires qui ne reçoivent en retour de leurs efforts que l'accusation de perpétrer le régime colonial de grand-papa.

Même si nous allons en partir sur la pointe des pieds, comme demandait naguère Antoine Pinay de l'Indochine, il s'agit d'une vraie décision stratégique qui solde un passé suranné qu'il ne sert à rien de pérenniser. Les Africains découvriront l'ouverture d'esprit des soldats russes et l'amabilité, dénuée de toute trace de racisme, des bataillons d'ingénieurs chinois qui s'isoleront

dans leurs dortoirs sécurisés, avec leurs magasins interdits aux locaux et leur remake du Paris-Dakar dans les rues de Bamako. Ils savent déjà apprécier l'empathie des rares membres des forces spéciales américaines qu'ils aperçoivent parfois de loin au côté de Barkhane. Et quand la Banque de France cessera de contre-garantir la nouvelle monnaie africaine sur ses propres réserves, les grands argentiers du continent iront négocier à la BCE de Francfort sa libre convertibilité avec l'Euro et un taux de change fixe, avec des Allemands et des Néerlandais qui adorent qu'on leur parle de relance par le déficit et l'inflation. Mais ne rêvons pas : l'Afrique regrettera aussi peu la France que la France regrettera l'Afrique.

Cadet n° 82

[\[1\]](#) Le problème n'est pas que la présence d'hommes en armes ait induit en erreur sur la nature festive du regroupement, mais que le matériel *made in USA* et le mode opératoire qui lui est consubstantiel – on l'a vu à d'innombrables reprises en Afghanistan, mais c'était déjà le cas au Viêt Nam – arbitre en faveur de la destruction d'un mariage lorsqu'il permet de neutraliser quelques djihadistes, et non l'inverse. L'otanisation de nos armées est à ce prix, qu'il faut désormais assumer – ce qui posera un jour la question de l'adhésion de la France à la CPI.

La diagonale de la défaite (Le Cadet n° 83)

24 juillet 2021

C'était une défaite annoncée, prévisible et prévue. Le Cadet, qui y a consacré plusieurs billets, n'écrivait-il pas il y a huit ans que « nous allons devoir dégager d'Afghanistan après plus de dix ans d'une guerre introuvable » [\[1\]](#) ? Un journaliste du *Daily Telegraph* rapportait dès juin 2006 ce constat d'une armée américaine en pleine débandade, uniquement préoccupée de sa survie, bande d'irréguliers incapables d'initiatives (voir l'opinion de Churchill à propos du fiasco d'Anzio) mal entraînés et mal équipés, MASH en moins drôle. La Rand Corporation avait elle-même annoncé la défaite dans plusieurs rapports circonstanciés en 2008 [\[2\]](#).

Qu'est allée faire la France dans cette galère, et que fait-elle dans une alliance militaire avec une nation de Puritains qui ignorent d'autant plus le monde qu'ils s'en croient rejetés et vont finir par l'être ? Pourquoi titrer, comme certain hebdomadaire, sur la déroute de l'« Occident » ? On va encore mettre cette débâcle sur le compte de l'ineptie du projet de *nation building*, pour ne pas voir celle d'une armée américaine qui ne connaît que la répétition du trauma, qui crut venger à My Lai la déculottée de Québec de 1775, qui envoya son 7th Cavalry tenter de gagner à Bagdad, comme à Wounded Knee, la bataille perdue de Little Big Horn. Une armée qui, profitant du débarquement à Newport d'un contingent de troupes françaises en 1778, ne trouva rien de plus pressé, après trois ans d'inaction contre les *Red Coats*, que de faire une razzia sur les villages indiens de l'Ohio ; dont l'urgence, en pleine Guerre de Sécession et poussée confédérée, fut de pendre en 1862 une trentaine de Sioux Lakota. Une armée de carabiniers d'opérette et de tortionnaires acnéiques livrés en Afghanistan aux mêmes pulsions que dans leurs collèges du Middle West, de faux caïds suprémacistes à qui les Britanniques ne parvinrent jamais à faire ôter les lunettes teintées, à qui les Français tentèrent en vain d'expliquer qu'il faut boire le café que le chef de village vous offre de mauvaise grâce, le village étant rasé le lendemain par un de ces *AC-130 Gunship* inventés au Viêt Nam (*The aircraft that the Taliban feared most*, se vante pornographiquement l'USAF), parce qu'un opérateur de drone, devant son écran dans le Nevada, a cru apercevoir un Taliban au milieu de la noce.

Mais l'Amérique ne se sent ni responsable ni coupable, et surtout pas d'abandonner les Afghans. « Les Soviétiques avaient laissé un gouvernement qui tint encore trois ans : combien de temps faudra-t-il aux barons de la drogue à qui nous confions les clefs du pouvoir, pour les abandonner aux Taliban ? [3] » Le temps qu'il faudra pour publier ces lignes. Mais pas beaucoup plus.

Le Cadet

[1] Pour la *Revue Défense Nationale* : « En attendant, mon officier... » Tribune n° 116, juillet 2011 ; « Drone mon amour », RDN, n° 761, juin 2013 ; « COIN COIN », RDN n° 767, février 2014. Sur *La Vigie* : « L'art de perdre la guerre », n° 58, février 2019.

[2] Parmi ces *Counterinsurgency Studies* publiées en cinq parties et une synthèse : Volume 4, *Counterinsurgency in Afghanistan* ; Volume 5, *Rethinking Counterinsurgency in Afghanistan*.

[3] « COIN COIN », op. cit.

American Bashing (Le Cadet n° 84)

11 septembre 2021

C'est un refrain ! C'est un chant ! C'est un hymne ! Que dis-je, c'est un hymne ? C'est un oratorio d'anti-américanisme débridé qui est entonné par nos cousins d'outre-Channel depuis le 15 août, mettant à l'unisson la presse de tous bords et les Communes, là où Tory et Labour communient dans une même dénonciation de leurs anciennes Treize Colonies, ajoutant les récriminations de Theresa May aux éditoriaux ravageurs de *The Economist*. Outre-Rhin ce n'est pas mieux, les plus hautes autorités ont fait part de leur amertume devant le lâchage américain.

Car par-delà une défaite programmée et datée (voir le [Cadet](#) du 24 juillet), débâcle très relative et déjà consommée militairement sur le terrain dès 2010, retraite que les États-Unis encaisseront toute honte bue et amortiront comme toutes celles qu'ils ont subies depuis 1945, par-delà le sort des femmes afghanes instrumentalisées comme vitrine de ce qui n'était qu'une occupation, ou des auxiliaires de l'OTAN dont on ne commence l'évacuation que lorsqu'elle devient impossible, c'est le ridicule d'Européens suivistes et aveuglés par un mythe de puissance sur lequel les Américains eux-mêmes sont beaucoup plus lucides, qui provoque un tsunami dans les relations transatlantiques. Et encore, tsunami est un grand mot pour ce qui n'est déjà qu'une vaguelette. L'OTAN ne serait qu'un piège à cons ? Charles de Gaulle le disait déjà il y a soixante ans [1].

Car quelle différence entre Kaboul et Saïgon, entre la Géorgie en 2008 et Suez en 1956 ? À quoi rime cette découverte toujours renouvelée d'une Amérique qui ne cesse de se dérober alors que nous savons, depuis vingt ans, l'ineptie de cette guerre expéditionnaire, son inconsistance militaire et son inutilité diplomatique ? Il faut revoir – sur Netflix – le film *War Machine*, bancale adaptation de l'essai de Michel Hastings, *The Operators : The Wild and Terrifying Inside Story of America's War in Afghanistan*, le journaliste qui fit tomber Stanley McChrystal avec son article de 2010 paru dans *Rolling Stone*, « The Runaway General ». Tout était écrit, et ce n'est pas le retrait qu'on dit précipité qui est déroutant, c'est que l'Amérique ne soit pas partie il y a déjà dix ans. Ce qui choque ses alliés est que, durant cette décennie, ils n'ont ni

rechigné ni objecté, ils ont fait ce que le Pentagone commandait en croyant que l'Article 5 valait engagement réciproque. Leur dépit théâtral est à la mesure de leur aveuglement proverbial.

On n'entend d'ailleurs pas, pour cette fois, les Trissotins de l'Atlantisme tenter de renverser la cabane et s'extasier sur le fait que les Américains finiront bien par gagner une guerre, vu qu'ils restent les plus forts et seuls à pouvoir mettre en place un pont aérien qui évacue 100 000 réfugiés en trois semaines. Il est vrai que, depuis Valley Forge, les anciens *Insurgents* ont une longue expérience des retraites. Et ce n'est peut-être que cela, l'*American Way of War*. Les Polonais et autres Ukrainiens feraient bien d'y penser tant qu'il est encore temps.

[1] « (Les Américains) veulent rester bien au chaud. Ce qui peut se passer, en réalité, ils s'en foutent complètement, même s'ils font semblant de s'y intéresser. Ce n'est pas ça qui les empêchera de dormir. » Verbatim du 22 août 1962, rapporté par Alain Peyrefitte.

Le Cadet

Et maintenant ? (Le Cadet n°86)

18 décembre 2021

« Il n'y a pas d'orgueil à être Français, écrivait Georges Bernanos en 1939, mais beaucoup de peine et de travail, un grand labeur. » Un très grand, effectivement, quand on relève que la presse, les médias et les sites se demandent depuis plusieurs semaines pourquoi le gouvernement français passe en force sur un dossier pourtant tranché il y a trente-trois ans, lorsque les Français ont approuvé par référendum le principe de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie.

Qu'est-ce qui a changé entretemps, qui mérite qu'on reparte pour un tour dans une crise d'un autre siècle, à part un nouveau mot à la mode, celui d'Indo-Pacifique ? Il serait désormais d'une importance vitale de conserver une facilité navale dans la région. Mais de quelle région parle-t-on ? Le Cadet n'y est allé qu'une fois et à l'escale de Hong Kong il lui a fallu encore douze heures de vol, soit autant que pour venir de France, ce qui veut dire que Nouméa est aussi voisine de Shanghai que l'est Paris, ou que Paris l'est de San Francisco. Les Australiens eux-mêmes ont fini par comprendre que leur île-continent ne pouvait servir de base arrière, et qu'il leur faudrait projeter leurs sous-marins dans le détroit de Taïwan de manière permanente. Et nous, nous sommes encore 600 milles nautiques plus loin.

Il faudrait que nos géostratégistes de gare jouent au *Risk* sur un globe terrestre et pas une projection de Mercator. Et comprennent que ce n'est pas avant vingt ans qu'on verra des porte-avions chinois patrouiller en mer de Corail – pour obtenir quoi, d'ailleurs, vu que la Chine achète déjà 90 % du nickel calédonien ? –, soit le temps que les ingénieurs chinois apprennent, autrement qu'en lisant *Buck Danny*, le management de ces navires, l'ergonomie entre le hangar et le pont, que leurs pilotes s'entraînent aux appontages avec autre chose que des copies d'avions russes qui ne donnent pas satisfaction et que leur industrie conçoive des réacteurs fiables et puissants (la motorisation est la grande faiblesse de l'aviation chinoise, militaire et civile). A ce moment-là, que mettra en face notre Marine, elle qui aura tout juste assez de frégates pour sécuriser la Méditerranée et va devoir partager ses Rafales M avec une Armée de l'Air devenue exsangue parce que nos clients du Golfe passent devant elle ?

Et maintenant qu'allons-nous faire, tandis que les tensions sur le Caillou vont de nouveau s'exacerber et qu'une indépendance inéluctable – dont le principe est acquis depuis 1988 – et mal négociée profitera *in fine* à nos « alliés et amis » de l'AUKUS, qui feront de la Kanaky leur *condominium* comme durant la Seconde guerre mondiale ? Nous allons avoir de plus l'ONU sur les bras, le territoire est sur sa liste des dix-sept encore à « décoloniser ».

Arbitrage inepte pour un gain stratégique inexistant. « Il y a quelque part dans le monde, poursuivait Bernanos, un jeune Français qui se demande : Mon pays vaut-il la peine d'être sauvé ? A quoi bon ? ». C'est vrai qu'il y a parfois de quoi baisser les bras.

Le Cadet

OSS 117, rentre à la maison ! (Le Cadet n° 87)

17 janvier 2022

Une maladie de vaincus : on connaît cette réponse de Foch aux négociateurs allemands qui se lamentaient à Rethondes de capituler non parce que leur armée était défaite, mais parce que les rues outre-Rhin se couvraient de barricades. Comment ne pas faire le rapprochement avec des médias africains remontés, nos convois attaqués, notre drapeau piétiné et brûlé et une junte malienne félicitant outrageusement les mercenaires russes de Wagner de premiers succès après tant d'années d'échecs français ? L'Afrique ne nous reproche pas tant de perpétrer le système colonial que d'être incapables de gagner la guerre contre le djihad. En un mot, de ne plus servir à rien. *France go home* ! Toute proportion gardée, la désillusion des Africains est la même qu'au soir du 17 juin 1940.

L'opération était globale, s'excuse-t-on à Paris, et ce sont ses aspects politiques et économiques locaux qui n'ont pas été *implémentés* (comme on dit dans les cabinets de consultants américains qui nous gouvernent). Mais c'est précisément parce que le plan était global qu'il a échoué ; non qu'une victoire militaire soit le sésame de la géopolitique, mais sans elle il n'y a rien de pérenne. Et il ne peut plus en être autrement : il est loin le temps de *Serval*, quand nos unités aérobliées étaient fêtées en libératrices, nous sommes désormais incapables de rééditer l'exploit, et avant longtemps [1]. On a ainsi appris en fin d'année, la même semaine, que si la Corée du Sud et Israël ont budgété des hélicoptères lourds, ceux qui nous manquent dans le Sahel et que Barkhane a dû se faire prêter, les actuaires de Bercy ont opposé une fin de non-recevoir à nos Armées, qu'il s'agisse d'achats américains ou d'un appareil européen à concevoir. Faut pas jouer les riches quand on n'a pas le sou, chantait Brel. Quoique, quand il s'agit de nettoyer les bas de bilan des banques d'affaires ou de subventionner des start-up éphémères, les sous, on les trouve rapidement. La dépense oui, la défense jamais !

Et tandis qu'Américains et Russes se découpent une nouvelle fois le continent, les Français et cette fois les Britanniques étant aussi absents qu'à Yalta, l'Union Européenne annonce une réflexion, envisage de débattre, prévoit de se doter d'une boussole stratégique dans un futur hypothétique à anticiper à l'horizon d'une décennie. Mais les institutions censées la représenter sont aux abonnés absents. Si Kissinger se plaignait que l'Europe n'ait pas de numéro de téléphone, le progrès est qu'il sonne désormais dans le vide – à supposer que l'Amérique appelle. Quand on est incapable de formuler l'ombre du soupçon d'un semblant de volonté pour

son voisinage, on ne prétend pas régenter des horizons lointains. Le temps de Faidherbe et Laperrine est clôt. Celui d'OSS 117 également.

[\[1\]](#) Voir Le Cadet : n° 67, « Sahelistan, poil aux dents », janvier 2020 ; n° 77, « Le Cyber des Tartares », décembre 2020 ; n° 82, « Sur la pointe des pieds », juin 2021.

Le Cadet

Le retour de Folamour (Le Cadet n° 88)

12 février 2022

Après la Françafrique (voir Le Cadet du mois dernier), c'est la dissuasion, autre pilier du gaullisme, qui disparaît. Il n'y a que deux puissances européennes et nucléaires, la Russie et la France. Nos voisins ne sont pas nucléaires, les Anglo-américains (les *Trident* britanniques sont sous double-clef, pour peu que nos cousins d'outre-Channel se sentent encore européens) ne sont pas continentaux. Si les choses dégénèrent, si nous faisons la guerre en Europe, même à son extrémité orientale, nous montons aux extrêmes. Notre force de frappe interdit aux Russes de nous faire la guerre, mais elle nous interdit également de faire la guerre aux Russes. C'est une bivalence que le général Claude Le Borgne, récemment disparu, avait parfaitement comprise. Aussi, quand nous prenons le chemin de Moscou, ce ne peut être qu'en tant qu'ordonnateur du feu nucléaire français et non d'une présidence européenne, ni comme membre de l'OTAN.

Sommes-nous prêts, Français, à entrer dans une confrontation nucléaire avec la Russie pour l'empêcher d'avancer jusqu'au Dniepr qui serait la nouvelle ligne bleue des Vosges de nos intérêts stratégiques vitaux ? La question est vite répondue, comme dirait l'autre. Dès lors à quoi riment ces tartarinades qui émasculent notre capacité de raisonner souverainement ? Pourquoi surtout, au-delà de la crise de nerfs autour de l'Ukraine, inverser le précepte clausewitzien pour se rallier au fantasme américain qu'on est consterné de lire dans la dernière *Vision stratégique du CEMA*, qui fait de la politique l'antichambre de la guerre, une guerre avant la guerre, tout étant toujours de la guerre ? Qui a décrété, pour complaire à notre protecteur jusqu'à recopier les vieilles antiennes de la *riposte graduée* (seuil d'acceptabilité, seuil d'antagonisme et seuil de déclenchement d'une riposte), qu'Hobbes avait définitivement raison sur Rousseau ? La guerre en Europe a toujours été de la politique et ce n'est pas la Bombe qui y change quoi que ce soit, bien au contraire. C'est ce que vient incidemment de rappeler Poutine à l'issue de son entretien avec Macron : même pour la reconquête d'un seul village du Donbass ou d'un port de Crimée, la guerre sera nucléaire.

Fort heureusement l'article 5 du Traité n'impose rien de plus qu'un rappel d'ambassadeur, placebo en vogue en ce moment. A part satisfaire le rêve des généraux américains de planter leur bannière étoilée sur les tours du Kremlin, là où les Français plantèrent leurs trois couleurs en 1812, à quoi sert alors de s'avancer jusqu'en Ukraine ou en Finlande ? Moins les Russes auront de temps pour réagir, plus ils devront mettre en place des mécanismes de riposte automatique comme dans le film *War Games*, où l'ordinateur du Pentagone joue tout seul à la guerre nucléaire, nous menant dans la situation de *Fail Safe* et *Doctor Strangelove*. Espérons que ceux qui confondent guerre et cinéma, et ont fait monter la mayonnaise, sauront faire retomber le soufflé. Espérons.

Leur joueur de poker et nos joueurs de billes (Le Cadet n° 89)

3 mars 2022

Entre l'hystérie médiatique des va-t-en-guerre du Flore et les déclarations intempestives et irresponsables de certain membre d'un gouvernement qui croit pouvoir gérer une crise nucléaire comme un virus chinois, on peine à articuler une réflexion au milieu de cet emballement qui se félicite du retour de la guerre en Europe.

Certains tentent de rappeler les promesses américaines non tenues et les mises en garde russes de 1994 et 2007, tandis que d'autres relisent les avertissements de Kennan ou Kissinger sur l'imbécilité à pousser l'OTAN toujours vers l'est. Tous sont piégés entre un droit à l'autodétermination sur lequel le vieux continent ne cesse de trébucher, de Munich à la Crimée en passant par le Kosovo, et des résolutions de l'ONU qui rappellent régulièrement que la prédation n'est plus un mode d'acquisition de territoire, qu'il s'agisse de Chypre, du Donbass ou de Jérusalem. Trop de cadavres dans trop de placards.

Aussi, comme la stratégie c'est penser local pour agir global, évitons l'erreur de Gamelin conjurant l'hypothèse des Ardennes par un brouillon de guerre totale. Poutine avait dit : « Ce n'est pas nous qui avançons vers l'OTAN, c'est l'OTAN qui avance vers nous ». Sauf qu'en ce mois de mars 2022 ce sont les Russes qui ont fait un bond en avant au contact de l'Alliance, huit cent kilomètres à l'ouest de ce que les brillants esprits du Pentagone avaient envisagé. C'est Bagration bis.

L'Ukraine, quoiqu'il advienne, n'a plus aucune chance d'intégrer l'OTAN sauf guerre continentale, la nucléarisation de la Biélorussie est entamée (et nous voilà revenu à l'époque des SS-20, traité INF dénoncé entretemps), l'oblast de Kaliningrad tient sous son feu la Pologne tandis que la Suède et la Finlande ont annoncé qu'elles ne postulaient pas pour l'OTAN, et la Crimée est devenue un gigantesque porte-avions. Si on s'en tient là, la Russie a son glacis et les États-Unis marchandent en ce moment un nouveau Yalta sur le dos des Européens.

Or lorsque Moscou proposa un accord de sécurité, la France aurait dû porter les bases d'une négociation pour un *no-man's-land* militaire courant du nord au sud du continent : discutons de la Finlande, des États baltes et de l'Ukraine mais aussi de Kaliningrad, de la Biélorussie et de la Crimée. Breelan contre breelan, même un gamin de cours de récré sait négocier son chef indien en plastique contre trois billes de verre. La France a préféré s'embarquer dans la galère d'une Alliance castratrice de sa puissance nucléaire souveraine. L'Histoire jugera très sévèrement ceux qui n'ont pas saisi cette opportunité pour lui préférer la guerre, laissant le joueur de poker du Kremlin agir en primitif et prévoir en stratège (pour citer une nouvelle fois René Char). Qu'il reste ou non au pouvoir, la Russie a désormais un carré d'as qu'elle ne lâchera pas sans l'accord de sécurité qu'elle réclamait en décembre. Et il va falloir la faire reculer militairement, sans autre carte en mains que la levée de nos propres sanctions. Tout ça pour ça.

Touché coulé (Le Cadet n° 90)

18 avril 2022

Rien ne se passe donc comme prévu. Oh ! je ne veux pas parler des déboires des généraux russes mais des nôtres, préoccupants car lourds de désillusions à venir.

On annonce le retour de la guerre – certains pour s’en réjouir, en haine de cette paix européenne qu’ils nous prient de considérer comme une monstruosité –, qui plus est de haute intensité, et voilà qu’un ex-KGBiste bunkerisé dans ce Kremlin aux interminables couloirs, découvre qu’il ne suffit pas de faire parader deux fois par an des *spetsnatz* en *telniachka* et rangs serrés sur la Place Rouge pour vassaliser un pays plus grand que la France. Il vient d’y brûler son crédit et surtout son potentiel militaire pour deux décennies au moins. On l’annonçait également hybride, cette cyberguerre de la modernité totalisante, mais les deux camps n’ont réussi qu’à se neutraliser ce qui montre, si besoin en était, qu’une guerre, une vraie, ne se perd ni ne se gagne sur le réseau... sauf à Hollywood [\[1\]](#).

Car une armée qui prend deux mois pour investir des villes à dix lieues de ses lignes de départ, qu’on suit comme le Petit Poucet aux carcasses calcinées de ses blindés, qui perd un de ses *flagship*, peine à contrôler les airs et qui ne tient même pas ses troupes, n’est pas prêt de se présenter demain matin Barrière du Trône. Et c’est contre elle, tenue en échec par des commandos planqués dans les fossés et invisibles aux drones, que nos Armées se préparent à combattre ? Nous les formatons pour une guerre qui n’aura jamais lieu.

Il faut tout remettre sur la table, jeter Livres blancs et LPM à la corbeille, revoir les programmes d’armement et refaire une liste de commissions. Imagine-t-on le Jaguar, cauchemar de maquettiste, ou le Griffon, copie du Lorraine 28 de 1940, moitié plus hauts que les T-72 et autres BMP et encombrés de prothèses, circuler sur ces mêmes routes ukrainiennes sous le feu croisé cette fois-ci des Russes, embusqués dans les champs alentour ?

On objecte qu’au Sahel nos blindés auraient donné satisfaction : aux auditeurs de Nexter et de la DGA certainement, comme ont fait merveille les Leclerc au Yémen, mais moins qu’aux djihadistes qui nous voient les rembarquer. La guerre ça n’est pas du *benchmarking* qui n’a pas plus de valeur qu’un défilé de petits soldats devant le Kremlin, et quand ça se perd, c’est que le matériel n’est pas bon, B1-bis en 1940 ou Scorpion en 2022. Ce sont les chefs rebelles qui nous font face, et non les minets de McKinsey, qui devraient remplir nos feuilles d’évaluation de RETEX. *Allah ! qui me rendra ma formidable armée* [\[2\]](#) ?

Le Cadet

[\[1\]](#) Voir Le Cadet in *Revue Défense Nationale* : « Cyber m’était compté », décembre 2014 ; « La guerre assise », novembre 2020. Et sur *La Vigie* : n° 53 « Un froid cybérien », septembre 2018 ; n° 54 « L’Empereur et le Félin », octobre 2018 ; n° 58 « L’art de perdre la guerre », février 2019 ; n° 59 « Le syndrome Grouchy », mars 2019 ; n° 77 « Le Cyber des Tartares », décembre 2020.

[\[2\]](#) Premier vers de « La bataille perdue », in *Les Orientales* (16^e) de Victor Hugo (1829), cité par Charles de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*. Voir également : Le Cadet, « Regrets sur ma vieille armée de chambre », *Revue Défense Nationale*, Tribune n° 740, février 2016.

Une connerie (Le Cadet n° 91)

21 mai 2022

On aura beau chercher un autre mot dans le Littré ou le dictionnaire de l'Académie, l'entrée de la Finlande dans l'OTAN, plus qu'une erreur, davantage qu'une faute, est une incommensurable connerie.

C'est une provocation gratuite, une gifle à la mémoire russe toujours traumatisée par le siège de Leningrad qui avait transformé la ville, conformément à la directive d'Hitler n° 1601/41 du 22 septembre 1941 confirmée le 7 octobre suivant, en camp d'extermination à ciel ouvert. Ce siège fit périr de froid et de faim un million de civils dont les deux frères aînés de Poutine, qui se vit lui-même comme un survivant. Les Finlandais en furent complices en installant un blocus au nord de la ville et en tentant de couper la route du lac Ladoga par la Carélie orientale. Que la brigade atlantiste des Trissotin de la pensée stratégique [1] ne comprenne pas le symbole que revêt ce « réarmement » finlandais, passe encore, mais que la France se précipite pour soutenir cette adhésion relève tout autant de l'inculture que de l'irresponsabilité.

Ces bouffées délirantes qui ont *blacklisté* depuis trois mois les films, les artistes, les opéras, les champions d'échecs, les solistes ou les chefs d'orchestres russes, débouchent aujourd'hui sur une guerre qu'il va falloir nommer, les Américains remettant en vigueur le prêt-bail (*Lend-Lease*) de la lutte contre le nazisme, et l'OTAN souhaitant une victoire ukrainienne. Mais c'est quoi, le *game* ? Juste embêter Moscou ? On hésite entre *La nef des fous* de Bosch et *Les aveugles trébuchant* de Brueghel.

La prochaine étape est écrite : une révolution de palais à Minsk et le basculement de la Biélorussie. Les Américains mettront des bases de missiles tout le long de la frontière russe, de la mer de Barents à la mer d'Azov, il n'y a aucun doute à entretenir sur leur incapacité à savoir s'arrêter, à ne pas monter aux extrêmes, en un mot à s'empêcher – comme écrivait Albert Camus. Nous voilà pour de longues années dans l'attente de la riposte russe sur ces marches varsoviennes qui se targuent d'importance parce qu'elles s'imaginent disputées [2]. Désormais elles vont l'être et la guerre est redevenue l'horizon de l'Europe. C'est ce que recherchaient les *neo-cons* en 2001 : l'Amérique de Bush a gagné.

Où est l'intérêt stratégique de la France [3] ? Que lui chaut que la Finlande, déjà couverte par l'article 42 alinéa 7 du Traité UE, soit ou ne soit pas dans l'OTAN ? La France, muette, aveugle et sourde, a abdiqué sa liberté. Pour la recouvrer, la nécessité d'une sortie du Traité atlantique, et même de celui de Lisbonne, va désormais se poser. Comme quoi une connerie en appelle toujours d'autres.

[1] Le Cadet, *Revue Défense Nationale*, « Za Rodinu », avril 2014. La baronne évoquée dans la dernière phrase n'était pas à cette date Ursula von der Leyen mais Catherine Ashton.

[2] Le Cadet, *Revue Défense Nationale*, « Normandie-Niémen », mai 2015.

[3] Voir les trois derniers Cadet : n° 88, « Le retour de Folamour », février 2022 [ici](#) ; n° 89, « Leur joueur de poker et nos joueurs de billes », mars 2022 [ici](#) ; n° 90, « Touché Coulé », avril 2022, [ici](#).

La brigade des égos (sotie européenne) (Le Cadet 92)

19 juin 2022

– Humiliation ? Je ne disputerai pas la vanité de cette assertion, vu que le problème n'est pas qu'on risque d'humilier Poutine mais qu'on n'a pas les moyens de le faire. C'est bien sympathique d'aller faire la bise pour la photo de famille dans les rues de Kiev et de promettre le quart voire davantage des canons de l'Armée française, mais les Ukrainiens ne raccompagneront pas les Russes jusqu'à Moscou. L'oligarque en treillis et barbe de huit jours rêve d'aller dormir au Kremlin, mais il ne suffit pas pour cela de se prendre pour Napoléon.

– Il ne se prend pas pour Napoléon, Cadet, il se prend pour Churchill.

– Et que fera-t-il quand la Maison Blanche et le Pentagone se seront mis, à leur habitude, aux abonnés absents, et que l'Amérique se sera une nouvelle fois carapatée ? Les maîtres de l'avenir de l'Europe seront alors les deux détenteurs continentaux de l'arme atomique. Il est des États plus égaux que d'autres dans l'Union Européenne, et il y en a un qui joue seul dans sa catégorie. Le président de la République, chef des armées et à ce titre décideur du feu nucléaire – sa seule prérogative constitutionnelle en matière de défense, soit dit en passant – n'a à quémander personne pour discuter avec son homologue russe. Et il serait malvenu d'attendre que les SNLE soient en immersion périscopique, codes de lancement entrés et clefs engagées. C'est à la France de décider des conditions de sortie de cette guerre, ou bien de s'en tenir à l'écart, et de discuter de sécurité globale avec la Russie, d'égale à égale, sans considération – sauf de courtoisie – pour les États westphaliens des marches européennes dont l'hypertrophie des égos, flattés par la diplomatie américaine, se résoudra dans leur humiliation.

– En attendant, Cadet, il faut aider les Ukrainiens, il faut qu'ils gagnent...

– Mais quel est notre intérêt stratégique à ce qu'ils gagnent, si cela doit nous précipiter dans une nouvelle conflagration continentale ? Quel avantage aurions-nous à ce qu'ils reprennent Marioupol ou la Crimée, puis qu'ils y accueillent des bases de l'Otan ? A ce que le président français soit tiré du lit toutes les nuits parce que les Américains auront cru ou voulu voir des départs d'Iskander à quelques lieues de leurs installations ? Et quel intérêt à accepter que l'Ukraine, État corrompu et failli, intègre l'UE au risque de la déstabiliser davantage ? Depuis quand la France a-t-elle renoncé à défendre sa souveraineté, au nom d'une solidarité à sens unique qui n'a d'autre fonction que de la désarmer ?

– Quoiqu'il en soit, cette guerre nécessite de revoir de fond en comble nos lois de programmation militaire, a dit le président de la République à EuroSatory.

– Même s'il y a autant de chance de voir un jour des Russes à la Concorde que des Ukrainiens sur la Place Rouge, il est évident qu'il faut remettre en question tous ces programmes hors-sol. Mais la guerre n'y est pour rien, on a déjà constaté l'inefficacité de nos nouvelles armes sur divers théâtres d'opérations.

– Il me semble que c'est ce que vous écrivez depuis plusieurs années.

– Mais moi, je ne suis pas président de la République. Hélas.

Le Cadet

Comment faire un budget ? (Le Cadet 93)

30 juillet 2022

Ukraine et inflation : le budget post-covid des Armées va donner lieu aux chamailleries habituelles avec Bercy. Le logiciel comptable des LPM n'est pourtant plus de mise, dette irremboursable ou pas, et il faut remettre du gras dans les casernes comme les hôpitaux, les arsenaux comme les universités, faute de quoi tout va disparaître et à brève échéance. Revenons deux siècles en arrière.

Lorsque le baron Portal prit le portefeuille de la Marine fin 1818, celle-ci portait encore beau grâce à l'Empire, mais *« les progrès de la destruction s'étendaient avec une telle rapidité, beaucoup plus vite que l'entretien et les nouvelles constructions, que si l'on persévérait dans le même système, après avoir consommé 500 millions de plus, il ne nous resterait dans dix ans presque plus ni un vaisseau ni une frégate. C'est dire que sans perdre des moments qui nous coûtaient cher, il fallait abandonner l'institution pour épargner la dépense, ou augmenter la dépense pour maintenir l'institution. Nous n'avions pas d'autre alternative »*. Le budget de la Marine, fixé à 45 millions de francs par an, était la cause du dépérissement : il fallait au moins 65 millions *« pour obtenir un approvisionnement de réserve et une puissance maritime de 40 vaisseaux, 50 frégates et 80 corvettes, bricks ou goélettes »*. Car pour les trois-quarts d'un budget on n'a pas trois-quarts d'armée, on n'a pas d'armée du tout.

Mais injecter, comme le font les Allemands, 100 milliards dans un matériel qui n'a pas été redéfini à l'aune de l'Ukraine nous ramènerait au dilemme du Front Populaire, lorsqu'il s'agissait de produire en masse les engins existant, ou d'attendre les nouveaux mais retarder le réarmement. Et ne parlons pas de la mauvaise volonté, comme en 1936, d'industriels plus soucieux de dividendes et de technologisme que de défense nationale. C'est à nos militaires de fixer leur besoin en hélicoptères lourds, en avions de transport tactique ou en roues-canon de 120, matériels indispensables qui pourtant leur font aujourd'hui défaut.

Il s'agira ensuite de trouver l'argent ; ce n'est pas le plus difficile. Le patrimoine français, foncier, épargne ou assurance-vie, c'est 15.000 milliards. *« Le consentement à l'impôt et la justice fiscale sont intrinsèquement liés à la vie des démocraties. Taxer, c'est permettre de financer les États au nom de l'intérêt général. Il est essentiel que chacun paie sa juste part de l'impôt. Or ce n'est pas le cas [1]. »*. Une *dîme républicaine*, comme il y eut un Vingtième du temps des rois [2], c'est 1.500 milliards tout de suite. Ramassage des copies dans six semaines.

Le Cadet

[1] Bruno Le Maire, Ministre de l'Économie, *Le Figaro*, 22 octobre 2018.

[2] Voir Le Cadet in *Revue Défense Nationale* : « City versus Navy », janvier 2012 ; « Soldats soldés », avril 2015. Sur *La Vigie* : n° 60, « Don gratuit », avril 2019.

Borodino, épisode VI (Le Cadet 94)

7 septembre 2022

En conclusion de chaque défilé sur la Place Rouge, l'orchestre s'avance vers la tribune officielle et les musiciens entonnent *a capella* un chant de La Grande Guerre Patriotique, dont le refrain se traduit ainsi : « Ces mots sacrés, *Moscou est derrière nous*, nous rappellent l'époque de Borodino » Diantre ! voilà une victoire française célébrée tous les ans au pied du tombeau de Lénine ? Sauf que pour les Russes, cette bataille fut certes une défaite tactique mais une victoire stratégique car, venant après les très durs combats de Smolensk, les Français entrèrent dans Moscou épuisés, sans vivres et sans fourrage. On sait la suite.



Les Russes en fêtent ces jours-ci le 210^{ème} anniversaire et leur armée ne compte plus le nombre de chars détruits et les pertes humaines dans le Donbass. Mais leurs banques croulent sous les liquidités et, si leur industrie est en panne du fait des sanctions et ses perspectives totalement bouchées, ils auront cet hiver de quoi se chauffer, s'éclairer, et leurs magasins d'alimentation seront garnis y compris de porc chinois. Nous ne pouvons en dire autant. Les effets en cascade (les mauvais esprits diront : de ruissellement) de décisions inconséquentes prises sans débat et sans concertation, sur des considérations prétendument historiques où les fantasmes d'empire russe et de panslavisme ont volé au secours du sempiternel joker de Munich (« *Il est des idées d'une telle absurdité que seuls les intellectuels peuvent y croire* », disait George Orwell) n'ont servi à des anecdotiers de Franprix qu'à se monter le bourrichon sur les plateaux TV pour tenter de faire oublier que ce n'est pas l'invasion qui nous met en danger, c'est notre surréaction qui nous revient dans la gueule.

Mais nous devons bien « ça » à l'Ukraine ! a dit le président de la République, sans qu'on comprenne ce que cette diplomatie du « ça » recouvre. Et rien ne dit que la Russie ne parvienne à négocier ce glacis stratégique, cette zone tampon de maîtrise de l'escalade et d'arbitrage entre ses armées et celles de l'Otan, qu'elle réclamait en décembre dernier et que n'importe qui de censé peut tracer sur une carte dans son agenda.

Comme tous les dix ans, Normandie-Niémen a repeint un de ses Rafale pour célébrer la création, en 1942, de l'escadrille, avec une livrée blanche tachetée de motifs épars comme on en trouvait sur les housses de couette du catalogue de la Redoute à Roubaix. Mais pas une seule étoile rouge. Maurice de Seynes, qui se sacrifia pour tenter de sauver la vie de son mécanicien Vladimir Belozub, apprécie sûrement, du haut du paradis des héros, que l'Armée de l'Air se prêle à ce genre de mesquinerie. Or s'il est un « ça », c'est à eux que nous le devons.

[\[1\]](#) Voir : n° 88, « Le retour de Folamour », février 2022 ; n° 89, « Leur joueur de poker et nos joueurs de billes », mars 2022 ; n° 90, « Touché Coulé », avril 2022 ; n° 91, « Une connerie », mai 2022 ; n° 92, « La brigade des egos (sotie européenne) », juin 2022.

Le Cadet n° 94

For the record (Le Cadet n° 95)

5 novembre 2022

J'avais pourtant rempli la moitié des musées,

Inventé l'holomètre, la photo, le ciné.

On jouait Faust et Carmen jusqu'en Patagonie,

Hollywood ne jurait que par Claude Debussy ;

On chantait Véronique, on copiait Figaro,

On exposait Monet, Fragonard ou Moreau.

Il n'était pas une île, il n'était pas une terre

Qui ne connut Valjean et ses Trois mousquetaires,

A laquelle n'ait un jour abordé mon drapeau

Blanc ou les trois couleurs, en frégate ou cargo,

Celui des Bougainville, Cartier ou Lapérouse.

Et jusqu'aux plus falotes des tierces nations, jalouses,

Toutes et tous apprenaient, des izbas aux igloos,

Ces fils de généraux, qui Dumas, qui Hugo.
Et voilà que soudain, comme un roi qu'on détrône,
Dans un concert de cris, d'imprécations de clones,
On me dit tout à trac que je suis la névrose
D'un monde globalisé en pleine métamorphose ;
Que les Lumières françaises, tout ça c'est du bullshit,
Que ça ne sert à rien, que les carottes sont cuites ;
Que l'An II, que Gavroche et le salut de l'Empire
Embellissent l'accompli mais qu'il faut en finir
De Montaigne, Montesquieu, Valéry et Voltaire,
Et de toutes ces Rêveries de promeneur solitaire.
Tout ce qui dit la France, ce nom béni de Dieu,
Ce mot de délivrance célébré en tous lieux,
On le chasse, on le traque, le conspue et le hue,
On n'a plus rien à foutre de toutes ces choses lues,
Choses sues, Choses vues. Et par désenfantement,
Tout doit être effacé et sans discernement.
Aux chiottes le libre arbitre, l'égalité en droits,
Il n'y a plus que le genre, la couleur et la foi.
Oubliés la Commune, Bir Hakeim et Valmy,
Honnis les Nymphéas et l'Encyclopédie,
La Grande Illusion et les dialogues d'Audiard,
Le roquefort, le ris de veau et le magret de canard.
Finis l'alexandrin, les vers de mirliton,
Soyons américains et devenons tous cons !

Et de ce millénaire dont l'Histoire s'est grandie,

Il ne faut rien garder et se penser petits.

Le Cadet

Puisque le château cite le Cadet... (Le Cadet n° 96)

16 décembre 2022

« Un des points essentiels, comme le président Poutine l'a d'ailleurs toujours dit, c'est la peur que l'OTAN vienne jusqu'à ses portes, c'est le déploiement d'armes qui peuvent menacer la Russie... Ce sujet fera partie des facteurs pour la paix et donc il faut aussi le préparer : qu'est-ce qu'on est prêts à faire, comment protégeons-nous nos alliés et les États membres tout en donnant des garanties pour sa propre sécurité à la Russie ? *A la fin, dans les discussions de paix, il y aura des sujets territoriaux sur l'Ukraine et il y aura des sujets de sécurité collective sur toute la région.* » Vous radotez, Cadet [\[1\]](#) ! Que nenni : ça, c'est un copié-collé des déclarations présidentielles le week-end dernier.

Car une fois les minauderies passées, et épuisée l'agitation de voir une Young Leader 2022 de la French American Foundation nommée spatonaute, le Président français aura médité cet apophtegme de Kissinger : « *It may be dangerous to be America's enemy. But to be America's friend is fatal.* » Et il se sera rappelé qu'il fut un temps, celui des Metternich, des Rathenau ou des Dear Henry, où la diplomatie n'était pas le fait de cabinets de consultants moins cortiqués qu'une influenceuse exilée à Dubaï. Alors de deux choses l'une : soit le président Macron sert de *pathfinder* au président Biden, au risque de tirer les marrons du feu pour les Américains ; soit il a compris qu'ils allaient reprendre le fil interrompu en novembre 2021 lorsqu'ils refusèrent la négociation de sécurité globale proposée par les Russes, et il ne veut pas se faire griller la politesse et se retrouver floué comme après son loupé du 7 février 2022, lorsque Poutine lui tendit la perche lors de leur conférence de presse au Kremlin. Car les Russes étant désormais, quelque soit leur opinion sur l'invasion, dans la posture d'une guerre contre l'OTAN que nous avons tout fait pour mettre en musique et en scène, ils n'ont plus aucun intérêt, ni diplomatique ni stratégique, à négocier avec le saltimbanque de Kiev, et ils ne le feront pas.

Entre nos délires infantiles sur l'air du « Nous irons pendre notre linge sur le tombeau de Lénine », et nos très fiables amis américains qui, quand ils ne jouent pas les lointains, se carapotent à la vitesse d'un pet sur une toile cirée dès que l'ombre d'une mise en œuvre de l'Article 5 se profile – comme on a pu le voir lors du récent incident des missiles tombés sur la Pologne –, il n'est que temps de rappeler que l'OTAN fonctionne comme expliqué dans la scène du cimetière du western de Sergio Leone : il y a ceux qui ont un pistolet chargé et il y a ceux qui creusent. Que creusent des pays dont l'apport au genre humain tient au dos d'un ticket de métro, c'est l'ordre des choses et le sens de l'Histoire. Mais que la France de Richelieu, de Talleyrand et de Briand soit à la pelle et à la peine plutôt que, comme écrivait Saint-Simon, de « *terminer la guerre à son mot* » et pas à celui des autres, voilà une parenthèse qu'il faut refermer. Vivement demain !

[1] Le Cadet : n° 88, « Le retour de Folamour », février 2022 ; n° 89, « Leur joueur de poker et nos joueurs de billes », mars 2022 ; n° 90, « Touché Coulé », avril 2022 ; n° 91, « Une connerie », mai 2022 ; n° 92, « La brigade des egos (sotie européenne) », juin 2022 ; n° 94, « Borodino, épisode VI », septembre 2022.

Le Cadet

L'attaque de la boîte à chaussures géante (Le Cadet 97)

21 janvier 2023

Une démographie qui plonge, 60.000 décès du Covid en un mois, une croissance qui patine, une richesse par habitant encore quatre fois inférieure à ses voisins, un pouvoir qui a cédé devant ses Gilets Jaunes et opéré un bord sur bord sanitaire aussi incontrôlé qu'un étage de lanceur *Longue Marche* rentrant dans l'atmosphère, qui ne peut rien pour aider la Russie et tente de cacher la misère en faisant courir des rumeurs de brouille : nos stratégestes, qui connaissent bien la Chine parce qu'ils y ont passé une semaine en *all-inclusive*, découvrent un Village Potemkine sur lequel le Cadet, qui la fréquenta il y a plus de trente ans, a déjà écrit [1]. Les mêmes ne s'en excitent pas moins sur l'invasion de Taïwan.

Mais il ne suffit pas, quand on n'a pas de tradition maritime, de copier la classe *Forrestal* et d'encombrer ses arsenaux comme Napoléon le fit de vaisseaux de 80 canons, sans leurs marins qui pourrissaient sur les pontons de Cornouailles. Et ce n'est pas le folklore chinois sur la croisière de l'Amiral Zheng He et ses navires en bois de 138 mètres – les lois de la physique étant ce qu'elles sont, les puissances européennes n'ont jamais dépassé les 70 mètres – qui peut former des équipages. Quand bien même ces boîtes à chaussures flottantes seront un jour suffisantes pour projeter une force de débarquement, encore faudra-t-il tenir le corridor et assurer le ravitaillement. Quant à l'aviation chinoise, elle aura le même problème que la Luftwaffe lors de la *Battle of Britain*, où la supériorité ne se comptait pas en carlingues mais en temps de vol utile au-dessus des objectifs. Les gilets jaunes seront ceux des pilotes pataugeant dans le détroit de Formose, comme barbotaient des Allemands à court de carburant sur le chemin du retour.

On peut toujours fantasmer que la Chine suive les traces de Singapour, qu'un très libéral et mondain chroniqueur du *Point* décrivait, en 2015, comme un « *État fort dont l'indépendance et la probité sont garantis par la revendication de valeurs asiatiques qui font de Singapour, non pas une dictature, mais une démocratie éclairée où les marges de liberté de la société et de l'opposition politique sont strictement contrôlées* ». Sauf que Singapour (LV 206) – où le Cadet ne mettait pas plus de cinq minutes pour trouver le micro dans ses chambres d'hôtel – n'est jamais que Pyongyang mais avec le Wifi. « *C'est moa que j'suis pour Mao contre Liu Chao Chi, j'ai mon bréviaire de révolutionnaire. Dans tous les bouges moa je bois des quarts de rouge, le quart de rouge c'est la boisson du Garde rouge.* » C'est regrettable que Colomb ait buté en 1492 sur ce continent qu'on appelle l'Amérique, ça éviterait d'avoir à redécouvrir Cathay en 2023.

Le Cadet

[1] In *La Vigie*, Le Cadet n° 68 « Le Grand bond en arrière », février 2020 ; n° 72 « Empire de la déraison », juin 2020 ; n° 85 « Mourir pour Hong Kong », octobre 2021 ; n° 86 « Et maintenant... », décembre 2021.

Mauvais genre (Le Cadet n° 98)

7 février 2023

« *Qui aurait pu prévoir* » que la France se réchauffe plus vite que calculé par les modèles déterministes, pour citer les vœux du président Macron, mais aussi que Poutine agresse l'Ukraine ? La secte managériale, qui conteste avoir tout raté même quand elle ne réussit plus rien, a trouvé l'explication : nous n'avons rien vu venir parce que nous n'avons pas accordé d'attention aux signaux faibles.

Signal faible, le discours de Lavrov de novembre 2021 sur une redéfinition de la sécurité en Europe ? Signal faible, la mise en ligne le 21 décembre suivant de la réunion tenue le jour même autour de Poutine au Kremlin (« *On est sur le pas de notre porte, nous ne pouvons pas reculer [...] nous allons prendre des mesures militaires et techniques adéquates de représailles* ») ? Signal faible, le rappel de Poutine à Macron le 7 février 2022 que la Russie, puissance nucléaire, ne peut perdre ses guerres ?

Qui donc y a répondu et y répond toujours par une théâtralisation débile, à l'image d'un des plus fervents soutiens – à l'époque – de l'invasion de l'Irak qui répétait encore en début d'année, dans les colonnes du *Figaro*, que l'Ukraine « *lutte pour la liberté de l'Europe et des États-Unis et pour le salut de la démocratie en général* » (même narratif au même moment du chef de cabinet de Zelensky), sans comprendre qu'il s'agit du terrain militaire et de langage dans lequel nous ont piégés les Russes : ne sont-ils pas nos ennemis puisqu'eux-mêmes disent que nous sommes les leurs ? Mais l'ennemi est bête, ironisait Pierre Desproges, il croit que l'ennemi c'est nous alors que c'est lui.

On ne peut qu'être fort inquiet d'avoir régressé à ce degré zéro de la pensée stratégique, d'autant que les Français attendent, dans ce remake de la Guerre de Succession d'Autriche, qu'on leur explique en quoi la victoire des uns ou des autres changerait notre position. Ça veut dire quoi, parlant de l'engagement des Leclerc et des Mirage 2000, « *par définition, rien n'est exclu* », devenu une semaine plus tard « *rien n'est interdit, par principe* » ? Gouverner, *par définition*, n'est pas faire son marché dans la liste de mariage de Kiev ni travailler pour le roi de Prusse, mais *s'interdire* d'arbitrer contre nos intérêts et trancher, donc, *par principe*, et donc *exclure* toutes les hypothèses fors la nôtre. A l'heure où on apprend que, au prix d'une redéfinition des frontières, les États-Unis cherchent une issue au conflit –ont-ils jamais cessé ? –, ça ferait mauvais genre de dire « la France », nom absent des interminables débats TV qui dissèquent ces combats de rue et de cave que les Allemands, depuis Stalingrad, nomment *Rattenkrieg* ? La souveraineté française dépendrait-elle de la perte ou de la reconquête d'une salle de bains à mille lieues de Paris ? C'est à se demander s'il n'y a pas davantage de sang-froid manœuvrier dans les caprices du caniche roux des Windsor qu'au Quai d'Orsay, et s'il ne faudrait pas mieux confier tout de suite les codes nucléaires à Meghan.

Le Cadet

Dilatation stratégique (Le Cadet n°99)

5 mai 2023

Alors que le ministre, celui qui annonçait il y a un an qu'il mettrait la Russie à genoux, publie un libelle de pornographie qu'on n'ose qualifier de ferroviaire par respect pour nos cheminots, la France de Sciences-Po peut se vanter d'avoir inventé le concept de stratégie de gare. L'impair présidentiel commis au retour de Chine n'est que le signe de cette pensée dilatée comme jamais jusqu'à l'insignifiance. Un psychanalyste parlerait d'abréaction, pour autant qu'il suffise de remplacer le mot Taïwan par Ukraine ; satisfaire la Chine et afficher là-bas un prétendu non-alignement sur le suzerain américain, tout en s'aveuglant ici du borborygme où nous précipite notre aveuglement atlantiste, n'est plus de l'en-même-temps mais du contretemps.

Sur le fond, si la France était vassalisée au point de brader Alstom ou Latécoère à l'Amérique, d'affecter un tiers du budget du PANG à l'achat de catapultes américaines tout en intégrant davantage la Royale dans l'*US Navy* ou de contraindre, sous couvert d'interopérabilité numérique, nos armées à choisir du matériel standardisé OTAN où les consultants de la SAIC lisent à livre ouvert sans bouger de leur écran de *Sunset Hills Road*, en un mot si, pour paraphraser le *Ruy Blas* de Victor Hugo, la France ne se contentait pas d'endosser la livrée du laquais mais s'en était également forgé l'âme, ça se serait vu, n'est-ce pas ?

« *Je crois que rien n'inspire plus de mépris à de Gaulle, écrivait Mauriac, que ce besoin, cette idée fixe chez certains Français, de nouer la France devenue faible et petite dans un grand ensemble où elle deviendrait en quelque sorte invisible.* » C'est surtout une nasse où nous conduit le principe de pensée complexe et de dilatation stratégique, qui ne débouche que sur la paralysie et un jeu à somme nulle, comme l'avaient déjà prédit un Valéry ou un Bergson il y a un siècle. On le voit sur la question des retraites : que la loi soit retirée au risque de fâcher Bruxelles ou que les troubles perdurent et l'incertitude politique dissuade les investisseurs, la note de la France sera de nouveau dégradée. Il faut revenir au vouloir démocratique et retourner au vote de ceux qui ont pris la Bastille et gagné sur la Marne, les urnes étant bien moins incertaines que le management à la McKinsey, y compris pour les fonds souverains et les agences de notation.

Quant à la bouillie d'une LPM qui s'obstine dans l'apriorisme d'un discours insignifiant et dilaté dans le cyber, l'espace et même géographiquement jusqu'à l'Indopacifique, la loi, alors qu'on s'étripe à l'ancienne au Donbass, reportera les livraisons de blindés et de Rafale, réduira les unités combattantes et refusera de nouvelles frégates. Répétons, pour les stagiaires du MinArm qui travaillent sur ChatGPT, que la stratégie, comme la démocratie, c'est penser local pour agir global et pas l'inverse. Mais, répondent ces troupiers de gare, il faudra bien rester à Mayotte, en Nouvelle Calédonie et en Polynésie pour y conserver des atterrages. Encore faudrait-il avoir une flotte et qu'elle soit toujours française !

Le Cadet n° 99

Suicide assisté pour mort cérébrale (Le Cadet, n°100)

30 juin 2023

Alors que les chars allemands s'enlisent dans les champs de mines du Donbass comme leurs anciens à Bir-Hakeim, et que les condottières moscovites rejouent le complot de la Grande Duchesse de Gerolstein, profitons du répit que nous accordent l'impasse ukrainienne et le renoncement français pour revenir trois siècles en arrière.

Lorsque Maurepas, figure emblématique d'un lignage de ministres-courtisans, est nommé secrétaire d'État à la Marine en 1723 à l'âge de 22 ans, lui qui n'a jamais vu la mer dont on lui a rapporté qu'elle était salée, il s'en amuse et il n'est pas le seul. Il n'en va pas moins remettre en selle, dans le conflit planétaire entre la France et l'Angleterre, ce qui survit de la Royale de Colbert. Pour ce faire, vu les perspectives de paix pour au moins une décennie, vu la dynamique des fluides, vu les contraintes des constructions en bois, vu le rejet par nos capitaines des trois-ponts, vu ceci et vu cela, Maurepas décide qu'on va prendre un peu de temps pour concevoir le navire idéal à défaut d'être parfait. Ce sera le 74 canons, quintessence de l'art de la guerre à la française, arbitrage entre poids (on va même supprimer les mantelets de sabords en bordée haute), vitesse et puissance de feu (on renonce aux 24 livres en bordée haute pour du 18, et ça rabaisse le centre de gravité), navire polyvalent qui deviendra le vaisseau de la ligne, mais aussi une super-frégate en maraude ou l'escorte des premiers convois dans l'Atlantique lors de la reprise des hostilités en 1740.

La LPM de 2023 nous fait regretter la Régence. Passons sur le désarmement de nos unités de combat à qui on retire la proie de l'expéditionnaire pour l'ombre d'une guerre continentale dont on ne voit pas, depuis que les armées russes n'existent plus que sur le papier, contre qui nous sommes supposés la faire. Restons au PANG, projet conditionné non par les besoins de la Marine mais par le fantasme de furtivité, l'illusion de la coopération européenne et les impératifs d'une interopérabilité totale avec l'US Navy, et au marronnier des débats depuis maintenant un demi-siècle, la question d'un sister-ship une fois encore refusé. C'est qu'il ne faut pas opposer arguties budgétaires et nécessités opérationnelles mais déplacer ces dernières outre-Atlantique. Les amiraux américains veulent douze task forces aéronavales, pas une de moins, ils les ont de nouveau depuis l'entrée en service du *Gerald Ford*, mais les vieux *Nimitz* arrivent en fin de parcours et le Congrès rechigne à budgétiser leur remplacement un pour un.

Alors n'attendez pas un second PANG, il s'agit d'en faire un seul qui soit une doublure des CVN et compense les éventuelles surcharges et les trous de disponibilité de l'US Navy. Il faut faire notre deuil de l'indépendance et de la souveraineté, sacrifiées à la cohérence atlantiste. On passait naguère du statut de courtisan à celui de ministre, avec l'OTAN la France prend, avec la même affectation zélée, le chemin inverse. Rendez-nous Monsieur de Maurepas !

Le Cadet